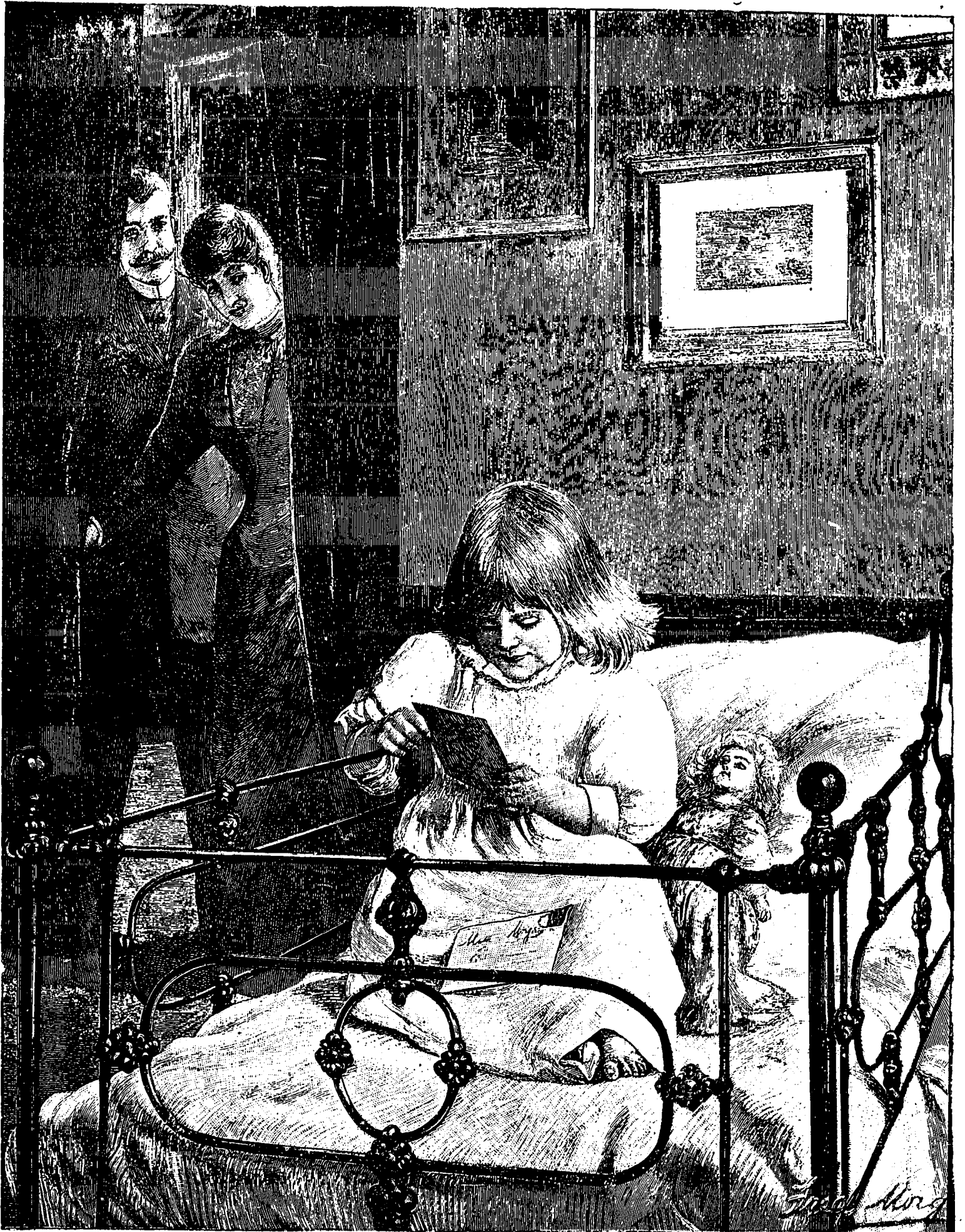


Le Samedi

VOL. III — NO. 43

MONTREAL, 2 AVRIL 1892

PAR ANNEE, \$2.50.
LE NUMERO 5 CTS.



SON PREMIER POISSON D'AVRIL

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE,
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et
les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESETTE &
C^{ie}, No. 516 Rue Craig, ou par lettre àLA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 2 AVRIL 1892.



Je ne crains que ceux que j'aime : ceux-là seuls
peuvent me faire souffrir.

C'est déjà être moins heureux que de songer
qu'on peut un jour ne l'être plus.

Extrait d'un roman-feuilleton :
"Malgré la nuit profonde, il vit Claire..."

Les chevaux richement attelés ressemblent à
feu Apollon, qui, paraît-il, avait de beaux traits.

Nous aimons toujours ceux qui nous admirent
et nous n'aimons pas toujours ceux que nous ad-
mirons.

Préoccupé d'une importante démarche à faire,
un homme se dit : "que dirai-je ?" une femme se
dit : "que mettrai-je ?"

Si vous manquez d'argent (ce qui serait s'tra-
ordinaire), faites comme moi, respirez de l'éther,
il calme les crises, mon éther !!

Il n'y a pas de différence entre celui qui vend
un âne et s'enivre avec l'argent, et l'acteur au-
quel on fait une ovation la première fois qu'il
joue, l'un a un *bandet bu*, et l'autre un *beau dé-
but* !

UN AUTRE GENRE DE SUICIDE

— Cette vie m'écœure, je vais quitter la terre.
— Quoi ! tu veux te tuer ?
— Non, je traverse l'océan.

UNE LONGUE PROMENADE

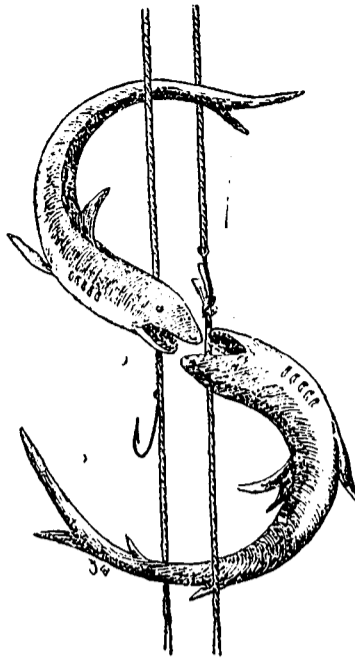
Le visiteur. — Monsieur est-il chez lui ?

Le domestique. — Il n'y est pas.

Le visiteur. — Quand reviendra-t-il ?

Le domestique. — Oh ! lorsque monsieur a don-
né ordre de dire qu'il n'y est point, on ne sait pas
quand il reviendra.

PROJET DE DÉCORS



POUR LE PREMIER AVRIL.

COMMERCE ÉPUISÉ

La dame. — Monsieur, j'habite la campagne et
désire acheter un bon chien de garde.

Le marchand. — Bien, madame.

La dame. — Naturellement, il ne faut pas qu'il
aboie toute la nuit et nous réveille à chaque
instant.

Le marchand. — Je comprends.

La dame. — Je le veux grand fort, brave.

Le marchand. — Parfaitement.

La dame. — ... Et très doux avec les enfants.

Le marchand. — Oh ! quant à ça !...

La dame. — Et, il faut qu'il morde quiconque
l'approchera de nuit.

Le marchand. — Assurément.

La dame. — Sans faire pourtant de mal aux
pauvres gens.

Le marchand. — Cela va de soi.

La dame. — Qu'il étrangle les voleurs.

Le marchand. — Oui, madame.

La dame. — Mais ne touche pas à nos visiteurs.

Le marchand. — Oui, madame.

La dame. — Et qu'il n'ait pas de puces.

Le marchand. — Non, madame.

La dame. — Qu'il mange peu.

Le marchand. — Oui, madame.

La dame. — C'est tout, je pense. Pouvez-vous
m'en envoyer un ?

Le marchand. — Madame, désolé vraiment, je
n'ai pas cette espèce-là en stock !

LA MÈRE ET LA FILLE



*Jeunes gens, vous n'y voyez que la jeune fille. Erreur
profonde, c'est sa mère. Prenez le ruban de son cou
comme point de départ.*

LA COQUETTE ET LE VOYAGEUR

Le voyageur.

Je n'ai pas dévasté Fenelos des Hespérides,
Mais sur des bords lointains j'ai voulu conquérir
Et rapporte un panier plein de dattes splendides
Que je serais, Madame, heureux de vous offrir.

La coquette.

Cent fois merci !... l'idée est des plus délicates,
Mais heurte par malheur mes instincts mécontents.

Le voyageur.

Et pourquoi ?

La coquette.

Parce que je n'aime pas les dattes...
Qui me font souvenir que je n'ai plus vingt ans !

MOTS D'ENFANTS

Aux champs :

Un monsieur rencontre un jeune paysan.

— Comment t'appelles-tu, mon petit garçon ?

— Comme mon pé.

— Et ton père ?

— Comme mé.

— Mais enfin, comment t'appelle-t-on quand
c'est l'heure de manger la soupe ?

— On m'app'lé pas ; j'tions t'jours l'premier !

RIEN COMME PRENDRE SES PRÉ-
CAUTIONS

En chemin de fer, on entend des coups de sif-
flets désespérés.

Un voyageur, qui s'est penché à la portière,
retire la tête tout pâle en disant :

— Je crois que nous allons avoir une collision.

— Tiens, dit M... j'ai tout de même bien fait
de mettre mon chapeau de feutre mou.

UNE JEUNE PERSONNE QUI A MIS
DES MILLIONS DE TIMBRES-
POSTE SUR DES LETTRES

Mademoiselle Ada M. Crawford, de New-York,
tel est le nom de l'héroïne de ce récit. Elle est
entrée, il y a trois ans, dans un magasin d'Édi-
teurs-Imprimeurs et elle se fit de suite remarquer
par la rapidité avec laquelle elle adressait, cachet-
tait et mettait les timbres-poste sur les envel-
loppes.

Dès son premier essai, elle apposa 1500 tim-
bres-poste dans une heure de temps.

Aujourd'hui 3000 ne la fatiguent pas et elle
colle ce nombre-là des jours entiers. La chose la
plus étrange c'est qu'elle refuse absolument de se
servir d'un éponge ; par conséquent, chacun des
millions de timbres qui affranchissent les lettres
et circulaires qui s'en vont dans toutes les par-
ties du pays, a dû passer sur sa petite langue.

Mlle Crawford ne se fait pas prier pour parler
de son ouvrage, qu'elle aime passionnément. De-
mandez-lui si elle aime son ouvrage ? elle vous
répondra incontinent : "Oui, je l'aime, je n'en
veux pas d'autre. Je m'imagine que les gens trou-
vent drôle que je me serve de ma langue de pré-
férence à un éponge, mais le fait est que je vais
beaucoup plus vite. Je ne puis coller que 2000
timbres-poste à l'heure avec un éponge, tandis
que je n'ai pas de peine à en coller 3000 avec la
langue. Non, ma santé n'en est nullement affectée."

"Permettez-moi de vous citer un fait curieux
à ce propos. Si l'ouvrage se fait rare et que je n'ai
pas de timbres à coller, je perds l'appétit et je
puis à peine prendre de la nourriture. Mais aus-
sitôt que je me remets à l'ouvrage, l'appétit me
revient, et j'ai une faim d'ogre. Je suis portée à
croire que la colle réagit comme un tonique."

Mlle Crawford dit qu'elle peut coller 3000 tim-
bres et cacheter 12,000 enveloppes (avec sa lan-
gue) dans une journée. Elle peut aussi plier 12,000
circulaires et écrire les adresses de 1600 envel-
loppes par jour.

PREMIERS RAYONS

Dans la ténuité des feuilles d'émeraude
Le merle, doucement, sille son chant d'amour.
Le frais lilas s'entr'ouvre à l'abeille qui rède.
C'est le premier beau jour.

C'est le printemps charmeur, aimé des tourterelles,
Aimé des amoureux, béni par les rêveurs,
L'heure des floraisons, des bruissements d'ailes,
Des baisers dans les fleurs.

On entend des chansons qui semblent des prières...
Les calices naissants se dressent au soleil,
Et l'hymne énamouré des splendeurs printanières
Chante le grand réveil.

Salut, printemps doré, jeunesse de l'année !
Hosanna ! Hosanna ! Salut ! Mon cœur charmé
Se reprend et revit comme une fleur fanée
Que galvaniserait un doux rayon de mai.

Et, malgré mes douleurs et mes désespérances,
En dépit des rigueurs de l'arrière-saison,
Je t'offre, gai printemps plein de fleurs et de stances,
Un sourire amical du seuil de ma maison.

LES BÉBÉS EN COUR

Un journal racontait dernièrement qu'une femme, citée comme témoin, est entrée dans la boîte, tenant son jeune bébé dans les bras, au grand amusement de la Cour et des avocats présents. Dans ce cas, le bébé était un accessoire inutile ; mais l'histoire de nos cours de justice est remplie d'incidents, où monsieur et mademoiselle Bébé ont joué un rôle important et bien souvent ont fait pencher la balance de la justice, sans qu'ils en eussent la moindre connaissance.

Il n'y a pas longtemps encore, une femme était citée pour comparaître sur l'accusation d'avoir maltraité son enfant.

Après l'audition de plusieurs témoins, on amena l'enfant en cour ; il faisait un tapage à tout rompre et poussait des cris de paon. Il aperçut sa mère et aussitôt, cédant aux instincts de son amour filial, il lui tendit convulsivement ses petites mains. Réfugié dans les bras de sa mère, il s'y blottit avec un abandon charmant et cessa immédiatement de pleurer.

Nouveau Salomon, le juge s'exprima en ces termes :

—L'enfant vient de décider la question d'une manière péremptoire, l'accusation est déboutée.

Et la mère toute heureuse, sortit triomphalement de l'enceinte.

Une autre femme dût aussi son salut à son enfant, bien que celui-ci eût été la cause inconsciente de son arrestation.

UN EXCÈS DE PRÉCAUTION



L'Épicier. — Tu diras à ta mère que c'est la plus belle mèche que j'aie encore vue... Où est ton argent, ma petite ?

L'enfant. — Pour ne pas le perdre, je l'avais mis dans la cruche. Vous pouvez voir.

LA COLLERETTE VIVANTE



—Tranquille, Tom ! Je veux voir comment me va une collerette en fourrure.

Une pauvre couturière était allée un jour par affaires chez une cliente ; elle avait amené son bébé avec elle.

Après son départ, on s'aperçut que trois louis d'or manquaient. Sur ces entrefaites, la pauvre femme s'aperçut avec épouvante que l'enfant tenait de la monnaie dans son petit poing fermé. Elle rebrousse chemin pour les restituer, mais à peine a-t-elle fait quelques pas que la main de la justice s'appesantit sur elle. Elle a beau protester de son innocence, on ne veut même pas l'écouter. Quelques jours après, elle comparait au banc des criminels.

Son avocat a alors une véritable inspiration. L'enfant, sur sa demande, est amené en Cour. On le place sur une table bien en vue, à sa portée se trouvent rangées trois pièces d'or tout reluisantes.

Les yeux de l'enfant, à la vue de cet or, s'écarquillèrent et on y voit s'allumer un feu de convoitise des plus précoces. Tout doucement son petit bras s'allonge, sa petite main s'ouvre et se referme sur l'argent, dont il s'empare.

Le petit coupable inconscient venait de se dévoiler et la Cour s'empressa de remettre la pauvre mère en liberté, déclarant que son innocence était clairement établie.

Un autre cas curieux est celui où l'avocat de la défense était d'opinion que si un enfant pouvait éclairer la justice et ne le voulut pas, il fallait l'y contraindre.

En terminant un plaidoyer des plus chaleureux pour son client, un petit gamin de deux ans, il saisit tout à coup l'enfant dans ses bras et le présente tout en larmes au juré.

L'avocat de la partie adverse, qui apparemment connaissait, lui aussi, quelques-uns de ces trucs, demanda, de sa voix la plus douce, à l'enfant ce qui l'avait tant fait pleurer :

—C'est monsieur qui m'a pincé, répondit le pauvre innocent, en désignant son défenseur.

L'effet fut magique. Le truc était dévoilé. Un rire général accueillit la réponse de l'enfant ; c'en était fait de la défense.

Outre les cas de bébé dans la boîte aux témoins, on cite plusieurs affaires où de très jeunes enfants ont comparu à la barre criminelle, en qualité d'accusés.

L'an dernier, deux petits garçons étaient traduits devant une cour de magistrats de la campagne, pour avoir endommagé des pois.

L'un était âgé de deux ans, l'autre de cinq. Le plus jeune était dans les bras de sa mère éplorée, tandis que le second était hissé sur un piédestal pour pouvoir être vu de la Cour. Le magistrat, à la vue de ces malfaiteurs d'un nouveau genre, ne purent retenir leur sérieux et déboutèrent la plainte séance tenante, sans vouloir entendre de témoins. Les jeunes délinquants, qui s'attendaient au moins à être pendus, sortirent de la Cour vivement impressionnés et bien résolus à l'avenir de n'avoir plus rien à faire avec les champs de pois.

La vue seule d'un bébé en cour est sûre de lui attirer les sympathies de la foule.

Lord Houghton eut un jour à défendre deux petits garçons en bas âge, accusés de vol de chevaux. Il fit adroitement appel à tous les meilleurs instincts de notre nature et surtout à l'amour inné de la famille, chez les Anglais, en conseillant à la mère de les habiller de manière à les faire paraître du plus bas âge possible.

Lorsque les enfants parurent en cour pour répondre à l'accusation portée contre eux, ils étaient affublés de bavettes, de fraises, de dentelles et de tous les autres accoutrements du premier âge.

Comme l'avait prévu le rusé avocat, la plainte fut renvoyée au milieu des rires railleurs de l'assistance.

UN SERVICE EN ATTIRE UN AUTRE

Le boucher.—Monsieur l'avocat, lorsqu'un chien occasionne un dégât, le propriétaire de l'animal est-il responsable ?

L'avocat.—Certainement.

Le boucher.—En ce cas, comme votre chien vient d'emporter un magnifique gigot de mon étal, c'est dix piastres que vous me devez.

L'avocat.—Rien de plus juste, et cela tombe à merveille, car c'est précisément le prix de la consultation que je viens de vous donner.

LES MODES DE L'AVENIR



— Pourquoi les hommes n'avaient-ils pas des trains comme les femmes ?

L'ENTRAÎNEMENT DES JOCKEYS



Le Jockey.—Vous voulez que je maigrisse un peu? Très bien.



—Pas assez? Je vais continuer.



—Pas suffisant? Je crois que je peux perdre encore une demi-livre.



—Et voilà. Si je perds une once de plus, je suis un homme mort.

Un paysan va consulter une somnambule extralucide.

—Vous vivrez dans la misère, mon pauvre monsieur, jusqu'à l'âge de trente ans environ.

—Et alors?

—Oh! après cela, vous vous y habituerez.

COMMENT SE RENDRE AGRÉABLE

Tout le monde recherche la popularité. Pour être populaire, il faut savoir plaire. Comment s'y prendre, voilà la question épineuse.

Le point essentiel est d'avoir soin de soi. Rappelez-vous sans cesse que vous êtes le premier, et que les autres n'arrivent qu'en second lieu. "Tout pour soi en ce monde."

Consultez vos aises en toutes choses. Peu importe que quelqu'un soit gêné, pourvu que vous soyez satisfait.

Ne vous préoccupez pas de ce que les autres peuvent penser de vous. Qu'ils gardent leurs susceptibilités pour eux-mêmes, s'ils ne veulent pas qu'on s'en moque.

En compagnie, que ce soit toujours vous qui donniez le ton. Si vous avez quelque observation à faire, faites-la, sans vous préoccuper si vous pouvez blesser quelqu'un ou non. Personne ne se formalisera, si le chapeau ne fait pas.

Si vous avez quelque chose à dire, faites-le, sans craindre d'interrompre quelqu'un, vous avez autant de droit de prendre part à la conversation que qui que ce soit.

Si vous avez une idée, faites-la valoir; si vous la gardez trop longtemps, elle pourrait s'ennuyer et s'envoler à tout jamais au grand détriment de vos contemporains.

Parlez sans cesse. Ne laissez pas languir la conversation. C'est un péché de perdre un temps précieux. Interrompez lorsqu'il vous en prend envie. De cette manière vous apprendrez aux autres à être concis et à ne pas ennuyer le monde avec des discours sans fin.

Si quelqu'un raconte une histoire amusante, faites le connaisseur, et juste au moment du dénouement, ne manquez pas de vous écrier :

"Oh! j'ai entendu cette histoire, il y a des années!"

Cela aura l'effet d'empêcher le narrateur de trop poser, et la charité chrétienne vous fait un devoir de cultiver avant tout, chez les autres, bien entendu, la belle vertu de l'humilité.

Si quelqu'un raconte quelque chose d'extraordinaire, mettez vous à l'œuvre immédiatement et racontez quelque chose de plus extraordinaire encore. Il ne faut jamais s'avouer battu.

Prenez toujours la meilleure place. Vous affichez par là votre indépendance. Les lois de l'étiquette ne sont pas faites pour les grands esprits.

Surtout gardez-vous de ne pas déranger les livres et les bibelots sur les guéridons et étagères. Cela forcera quelqu'un de les remettre en place et l'empêchera de faire la paresse.

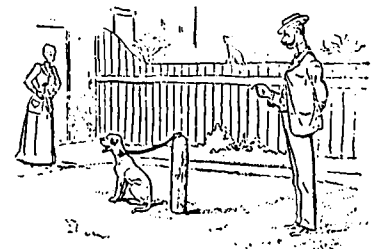
Mettez les pieds sur les chaises. Si vos bottines sont couvertes de boue, tant mieux. Le matin on nettoiera, et il est bon que l'on ait quelque chose à faire.

Si une dame se met au piano pour jouer ou pour chanter, sifflez l'air en manière d'accompagnement, et ne manquez pas de dire, aussitôt qu'elle s'arrête : "Oh! si vous entendiez Mlle A... jouer ce morceau! C'est elle qui sait toucher un piano!"

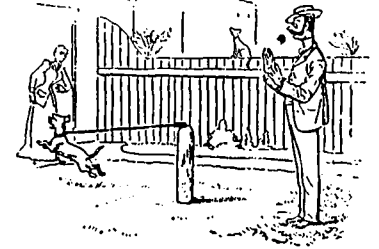
Suivez assidûment ces quelques suggestions d'une simplicité extrême, et si la popularité ne vous arrive pas,—de deux choses, l'une, ou vous êtes né trop tôt ou trop tard, et le monde n'est pas encore assez avancé pour apprécier un homme de votre trempe.

Blâmez alors le monde, mais vous-même, jamais! jamais!

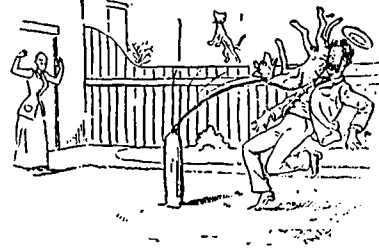
LES DANGERS DE L'ÉLASTICITÉ



Garlben.—Tiens, chère: une de mes inventions. En attachant Carlo avec une corde en caoutchouc, il pourra circuler plus librement.



—Appelle-le. Tu vas voir.



Un résultat imprévu.

L'ORAGE IMPRÉVU

On jouait les "Enfants du capitaine Grant" sur un théâtre de Bruxelles. On n'a peut-être pas oublié que, au troisième acte, un ours traverse la scène. Cet ours entre sur un coup de tonnerre, pendant un orage des plus violents. Comme on n'avait pas fait l'orage aux répétitions, le figurant n'était pas prévenu. L'ours paraît, et le public voit l'ours effrayé se dresser sur ses pattes de derrière et faire le signe de la croix.

LE TRAVAIL D'UNE MOUCHE



Il lui prit les mains, et il se disposait à la demander en mariage quand une mouche....



...lui choisit le nez pour perchoir



Hélas! Pas de mains pour l'éloigner!



A cette dernière contorsion la jeune fille se sauva en poussant des cris effroyables.

A QUELQUE CHOSE MALHEUR EST BON



I
—Oihioi ! hioi ! hioi !



II
—Le crapaud ! Le voilà qui enfle !



III
— Eh ! bien ! A nous deux — J'en ai des emplâtres a ton service !



IV
Pas drôle du tout, du tout ! Où me mettre ?



V
—C'est à devenir fou.



VI
Voilà la première fois, que je ne sens pas mon mal. Dire qu'on ne peut pas exiger de moi que je signe un cheque !

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens.)

Trois élèves de l'École des Beaux-Arts... de Marseille, causent sur la Cannebière.

—Mon cher—dit l'un—j'ai peint l'autre jour une petite planche de sapin en imitation de marbre avec tant d'exactitude qu'elle coule au fond de l'eau...

—Peuh !—fait un autre,—hier, j'ai suspendu mon thermomètre au chevalet sur lequel est ma "vue des régions polaires." Il est descendu immédiatement à 20 degrés au-dessous de zéro.

—Tout cela n'est rien—conclut le dernier—mon portrait du marquis de la Camargue est si vivant qu'il faut le raser deux fois par semaine !

Pendant mon dernier voyage en Espagne, j'habitais *Cartagène*.

Un matin, j'attendais sur le port l'arrivée du courrier de Marseille.

Un de mes amis que je n'avais pas vu depuis mon départ de Paris, en descend... et m'apercevant il me tombe sur les bras en me disant : Viens ! que je t'embrasse... Tu vas me rendre un grand service... pendant la traversée, j'ai eu l'imprudence de jouer au bonneteau et je n'ai plus un sou pour aller à l'hôtel, tu connais ma délicatesse... prête-moi quelques louis... Je lui donnai un billet de cent pesetas (100 francs).

Puis voyant que je faisais la moue il me dit, après m'avoir remercié :

Que fais-tu dans ce pays ?... T'y plais-tu ?

—Non, car ta gêne m'ennuie.

—Mademoiselle, pouvez-vous me dire ce que c'est qu'une encyclopédie ?

La candidate (avec aplomb).—Oui, Monsieur, c'est l'histoire des cyclopes !



VII
—Hurrah ! J'ai trouvé. A chaque crise financière, je porterai une bandoulière.

Calino, à la poste :
—Je voudrais envoyer un mandat de cent francs à cette adresse.

—Bien. Le nom de la personne qui envoie ?

—Calino. Combien est-ce ?

—Un franc.

—Voici... ce n'est tout de même pas cher !

—Eh bien ! et les cent francs ?

—Ah ! il faut donner aussi les cents francs ? J'aime mieux ne rien envoyer du tout, alors !

Entendu à la Bourse.
—D'après moi, mon cher les hommes doivent être classés en deux catégories.

—Mais alors, vous.

—Moi, j'ai été les deux.

Ma concierge qui est très naïve, a pour lecture favorite les publications de mariage insérées dans son journal.

C'est sa véritable lecture de chevet.

—C'est singulier ! disait-elle l'autre matin, depuis que je lis les publications, je n'ai pas pu me rendre compte qui se marie davantage des femmes ou des hommes !

—Patron, voilà un merlan qu'on me refuse parce qu'il sent un peu fort...

Le Patron (après avoir flairé le merlan).—Ce n'est rien : un peu d'influenza. Dans deux jours, il n'y paraîtra plus, et vous le ressortirez à un autre !

Sur le boulevard :
—Ça doit te coûter cher, une belle casquette comme ça !... Combien ?

—Sais pas... L'marchand était pas là quand j'me la suis payée.

Calino se présente à un guichet de bureau de poste et fait peser une lettre.

—Elle pèse trop, dit l'employé, il faut encore un timbre de vingt-cinq centimes.

—C'est cela ! pour qu'elle pèse encore davantage.

—L'homme que j'épouserai doit être brave, beau et noble ; il faudra qu'il soit richement vêtu et m'aime passionnément.

—Mais, ma chère, c'est impossible, tout à fait impossible !

—Pourquoi ?

—Parce qu'il n'y a qu'un seul homme aussi parfait dans le monde entier et qu'il va m'épouser.

THÉÂTRE-ROYAL

LES PETITES POLITESSES QUI BLESSENT

"MONEY MAD"

Tel est le nom du nouveau drame qui tient l'affiche cette semaine au Théâtre Royal. Cette composition dramatique due à la plume de M. Steele Mac-kaye dénote chez son auteur une grande connaissance de l'art. Les situations sont fortes, parfois même tragiques, et l'intrigue bien combinée.

La fièvre de l'or est un thème qui prête à de puissantes conceptions et le dramaturge en a tiré un excellent parti dans cette œuvre. Il a mis en scène divers personnages, pris au haut comme au bas de l'échelle sociale, qui se meuvent et s'agitent sous l'empire de la cupidité et de l'amour du gain.

La scène des faux monnayeurs à l'œuvre dans leur "autre" est très bien réussie. Mais comme effet de théâtre, le tableau du pont-tournant à Chicago est une merveille de mise en scène.

La troupe d'acteurs chargée de l'interprétation des rôles nous est arrivée directement du Standard Theatre de New-York. C'est une brillante association. On peut citer M. Frederick Roberts, dans le rôle du banquier "John Murray, sr.,"; M. John John Hazzerbrigg, rôle de "Hugh Wallace"; M. Wm A. Talley, rôle de "Cary Haskins" et spécialement M. Harry S. Duffield, rôle de "John Murray, jr, alias Jack Adams."

Mlle Phosa McAllister est une des meilleures actrices qui ait paru ici. Dans le rôle de Kate O'Neil, elle a figuré avec le plus grand avantage. On pourrait en dire autant de Blanche Oswald, rôle de "Grace Manning." Mlles Louise Davis, Emma Belle, Salie Rigby et Mme Clinton Hall sont à la hauteur de leur tâche.

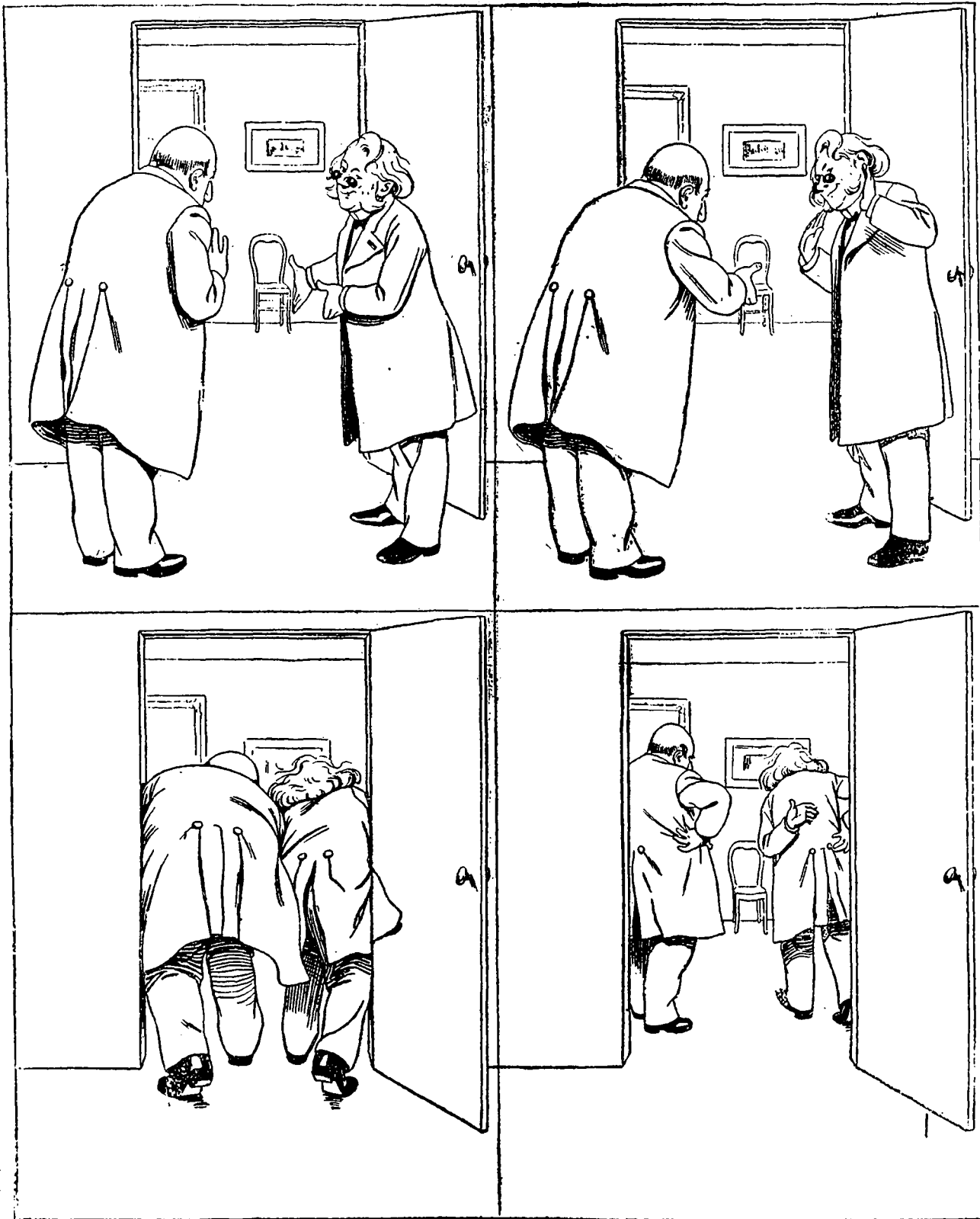
La représentation mérite la faveur des habitués du Royal et il y aura foule toute la semaine.

La semaine prochaine, on jouera à ce théâtre "Barrel of Money."

POURQUOI CERTAINES FEMMES DEVIENNENT-ELLES LAIDES?

Il est inutile qu'un sentiment déplacé de fausse politesse nous porte plus longtemps à déguiser le fait que beaucoup de jeunes personnes très jolies deviennent laides en vieillissant. Qui n'a pas entendu ce cri du cœur? "Bonté divine, comme elle est changée. Voyez donc comme elle est commune!" ou bien; "Ma foi, c'est à peine si je l'ai reconnue!" ou encore: "Pourtant elle était assez jolie autrefois."

Me trouvant dernièrement dans la société d'un vieil ami, un médecin en renom, j'ai profité de l'occasion pour avoir son opinion sur un sujet qui me préoccupait depuis longtemps, sachant que sa longue expérience le mettait à même de traiter, ce sujet avec autorité.



—Après vous.
—Pardou, jamais de la vie.
—Excus.....
—Pard.....

"Pourquoi les femmes se font laides?" me répondit-il. Mais pour mille raisons, tant morales que physiques. Les femmes sont avant tout impressionnables. Les émotions montent pour ainsi dire leurs traits, et selon que les émotions sont bonnes ou mauvaises, agréables ou pénibles, les traits s'en ressentent. Les anciens Grecs l'ont si bien compris qu'ils ne cessaient de vanter à tout propos et en tout lieux le bien et le beau, comme deux choses qui devaient toujours marcher de front."

"Mais n'est-il pas vrai lui dis-je, que quelques-unes des femmes les plus méchantes que le monde à connues, étaient d'une beauté très remarquable?"

"Sans aucun doute; et quelques-unes des meilleures étaient, en même temps, très laides, je parle d'une manière générale, mais, comme vous le savez, il n'y a pas de règle sans exception. Ma prétention est celle-ci."

Très souvent lorsqu'une jolie femme se fait laide, c'est dû à quelque défaut de tempérament. Un

monsieur est venu me consulter l'autre jour. Il y avait quelques années à peine qu'il avait épousé une jeune fille, d'une rare beauté et qui, depuis son mariage était devenue ce que l'on est convenu d'appeler par politesse, "une personne commune." Il se plaignait que sa femme se faisait laide exprès pour le dépiter? Il se trompait; mais il est notoire que beaucoup de femmes ne s'inquiètent guère de devenir laides aussitôt qu'elles ont pris mari.

"Il est étrange de voir tant de jolies filles devenir communes après quelques années d'hygiène."

Le mariage aurait-il donc pour effet naturel de diminuer les charmes de la femme?

"Pas du tout. Le mariage, lorsqu'il y a compatibilité d'humeur, bien loin de nuire à la beauté de la femme, la développe, au contraire, et lui donne un nouveau cachet. C'est triste à avouer, mais on est bien forcé de reconnaître que la plupart des mariages sont loin d'être heureux. Les jeunes filles de nos jours sont trop

portées au mariage pour jouir des revenus de leurs prétendants. Un beau jour, elles s'aperçoivent qu'un mari peu sociable, même avec des sacs d'écus, est un être intolérable. Alors arrivent les déceptions, les regrets, une colère sourde et des tracasseries sans fin, et alors aussi bonjour la beauté."

"Et si elle ne se marie pas ?"

"Dans beaucoup de cas alors, la jeune fille est obligée de travailler pour gagner son pain de tous les jours et pour voir à ses nombreux besoins, c'est une lutte de tous les jours, de toutes les heures. Dans ces dorniers temps, on a essayé d'améliorer le sort de la femme ; on a eu recours à toutes sortes d'expédients pour lui faciliter les moyens de gagner sa vie honorablement. Mais à quoi tout cela a-t-il abouti ? à lui procurer le plus souvent de l'ouvrage qu'un homme seul devrait faire. Est-il donc surprenant et faut-il s'étonner que la femme, dans de pareilles circonstances, perde ses grâces naturelles ? Les tendances de l'époque sont malheureusement de dépouiller la femme de tous les dons dont la nature l'a comblée ; on veut lui faire perdre son caractère de femme, on veut lui arracher tout ce qui est aimable, bon et gentil chez elle, pour lui inculquer en retour certains principes abstraits de commerce, on veut en faire une femme d'affaires, en lui endurecissant le cœur et l'esprit. Ce n'est certainement pas le meilleur moyen de développer chez elle la beauté."

"Parlez-moi maintenant des causes physiques de la laideur. En quoi consistent-elles ?"

"La beauté se fane, à part les raisons morales, par l'étiollement physique. Les femmes sont fières de leurs beautés, mais très rarement fières d'une manière intelligente—c'est-à-dire elle ne cherchent pas à se rendre compte de l'origine de leur beauté, ni des moyens à prendre pour la conserver. Il est rare qu'une femme se préoccupe de sa santé. Lorsqu'elle interroge son miroir, elle songe seulement qu'elle est infiniment plus belle que toutes ses rivales, et ne se préoccupe que bien rarement des précautions à prendre pour éterniser l'incarnat de ses jours, la flamme de ses yeux et la beauté de sa chevelure."

"Mais, même si elle essayait, réussirait-elle ?"

"Dans une certaine mesure, oui. Naturellement la femme change de figure à mesure qu'elle avance dans la vie, mais elle peut, si elle le veut, préserver longtemps encore sa beauté de jeune fille et la remplacer, à mesure qu'elle disparaît, par une beauté plus mûre. Il n'y a pas de raison pour qu'une femme s'enlaidisse à mesure qu'elle vieillit. Et les femmes pourtant sur ce rapport, sont d'une étourderie et d'une paresse impardonnables."

"J'aurais cru que la somme de vanité que l'on prête généralement à la femme serait plus que suffisante pour vaincre toute velléité de paresse dans une question aussi importante pour elle ?"

OCCASION UNIQUE



London.—Maman, tu m'as promis de m'acheter un petit frère, quand les bébés seraient bon marché ?

La maman.—Oui, chérie. Eh ! bien !

London.—Tiens, regarde l'affiche. C'est le temps ; on les donne ici à moitié prix.

"Eh bien ! non. Une jolie femme, qui veut conserver sa beauté, devrait consacrer une heure par jour au moins à cette branche de sa toilette. On aurait lieu de s'étonner si l'on savait la longueur de temps que certaines personnes qui sont renommées aujourd'hui pour leur beauté, consacrent journellement à la culture et à l'entretien de cette beauté. Une dame est venue tout dernièrement me consulter à propos de sa chevelure, et me demanda ensuite quelle ligne de conduite elle devait suivre ou quelle était la meilleure prescription pour la conservation de sa beauté. Je lui écrivis une espèce de petit traité sur l'art d'être toujours belle. Si elle suit cette prescription de point en point, cela lui préviendra au moins deux heures de son temps par jour. Pas de maquillage ni de fards, seulement quelques conseils généraux, laissant à la nature le soin de continuer son œuvre."

Un beau teint exige une attention particulière de la santé, et un soin extrême de la peau, non seulement celle du visage mais de tout le corps. Peu de femmes se donneront un pareil tourment. Elles préfèrent perdre leur fraîcheur. "Peut-être qu'elle ne se fanera pas," se disent-elles à elles-mêmes. Et alors, lorsque leurs couleurs commencent à disparaître, elles ont recours à toutes sortes de cosmétiques, qui, pour la plupart, sont dangereux pour la finesse des tissus de la peau."

—Conseillez-vous les bains chauds ou froids ?

—Il est impossible d'établir une règle applicable à tous les cas qui se présentent. Dans la majorité des cas, il est vrai que les gens ne se baignent pas assez souvent. Dans beaucoup de cas, un bain de tous les jours ferait plus de tort que de bien ; règle générale, on devrait se baigner deux fois la semaine. Faut-il que l'eau soit chaude ou froide, cela dépend du tempérament des personnes. Outre le bain, pour tenir la peau dans son état normal, il faut bien faire attention aux savons dont on se sert, aussi à l'exercice et aux vêtements."

—Que pensez-vous des personnes qui s'emprisonnent la taille dans des corsets trop étroits ?

—Les corsets étroits ! Si vous connaissez une femme qui se vante d'avoir une taille en manche de balai, extasiez-vous sur sa beauté et insinuez adroitement qu'elle pourrait avoir la taille plus mince encore. Qu'elle se serre, qu'elle se serre d'avantage, monsieur."

—Mais si cette personne suit votre avis, elle mourra."

—Oui, et il y aura une belle idiote de moins dans ce monde."

—Je vois que vous avez de fortes convictions sur ce point. L'autre jour, je fis la rencontre d'un individu qui prétendait avoir découvert une lotion mystérieuse pour les yeux, ajoutant considérablement à leur éclat et à la profondeur de leur expression. Il déclarait que celles qui en faisaient usage, pouvaient rivaliser avec la gazelle en fait de fascination optique. C'étaient les termes dont il se servait. Il faisait un excellent commerce avec son mélange et comptait parmi ses clientes plusieurs personnes d'un haut rang."

C'était tout simplement un charlatan propagateur de laideur !

En toute probabilité, son remède n'était qu'une préparation de belladone, ou quelque composé analogue, qui donne à l'œil pour un temps un éclat factice, mais qui, avec le temps, finit par le tuer à tout jamais. Que le corps soit dans un bon état, l'œil demande peu de soins. La première chose à faire, le matin, c'est de vous baigner les yeux dans de l'eau froide ; ne vous fatiguez pas la vue, en travaillant trop longtemps à une lumière artificielle ; couchez-vous à onze heures et donnez à vos yeux le temps de se reposer, et vous n'aurez pas beaucoup besoin de vous en préoccuper autrement."

PEUT-ÊTRE UNE BONNE AUBAINE



Pharaon.—Regarde donc l'imbécile qui allume son cigare sur un baril de poudre !... Aie ! L'homme !

Barnabé.—Chut ! Laisse-le faire. De quel droit des gens de notre espèce peuvent intervenir dans les desseins de la Providence ?

—Il n'y a pas bien longtemps encore, c'était comme un raffolement pour des cheveux d'une certaine teinte. Que pensez-vous de la mode en rapport avec la teinte de la chevelure ?

—C'est une absurdité, et puisque la chose existe cela prouve clairement que les femmes ont encore beaucoup de progrès à faire pour apprendre à avoir du sens commun. Il y a une espèce d'entente naturelle entre le teint de la personne et la teinte de ses cheveux, et la femme qui se sert de teinture, détruit cette harmonie. De plus, presque toutes les teintures sont dangereuses, la chevelure est un des plus nobles ornements que la nature a prodigués à la femme, et, chose incompréhensible, il y en a si peu qui semblent le comprendre, que pas une sur cent ne se donnera la peine de sacrifier dix minutes par jour à son entretien. Il ne faut pas se laver la tête trop fréquemment, assez souvent seulement pour l'empêcher de s'encrasser. L'huile à employer devrait être absolument exempté des poisons chimiques qui rentrent dans les pommades et la tête devrait être brossée tous les jours avec une brosse dont les soies sont assez raides pour pénétrer jusqu'au cuir chevelu, tandis que pour la chevelure elle-même, il faudrait se servir d'une brosse suffisamment dure pour séparer les cheveux seulement. Les femmes devraient une bonne fois pour toutes renoncer à leur habitude ridicule de s'emprisonner les cheveux dans des bonnets de nuit. C'est une très mauvaise habitude. Les cheveux doivent être laissés libres le soir, surtout chez les personnes qui les portent le jour en nattes serrées."

—Que pensez-vous des femmes de l'avenir ? seront-elles plus belles que les femmes de nos jours ?

—Je pense qu'elles les surpasseront en traits personnels. L'éducation, assurément, ne négligera pas la beauté. A mesure que l'intelligence se développera chez la femme, elles apprendront qu'elles font un triste échange en sacrifiant leur beauté pour quelque gain passager ou à l'ambition. Nous traversons en ce moment une espèce de crise et je suis fermement convaincu que la femme en sortira meilleure—meilleure physiquement, meilleure moralement meilleure, par conséquent, au point de vue de la beauté."

Je dois avouer que mon ami m'avait un peu découragé par quelques-unes de ses remarques. Je n'étais pas en état, néanmoins, de prouver qu'il n'était pas dans le vrai, mais sa dernière remarque me semblait si pleine de promesses, que je n'ai pas voulu pousser plus loin mes recherches, de peur d'en voir diminuer l'effet. Je pris donc congé de lui, en lui souhaitant le bonjour."

L'ESPRIT D'INTRIGUE DES COCHONS DE LAIT

Le Collier de Perles

(Suite)

III

Certes, elle était jolie, bonne, pleine de gaieté et d'entrain la petite Nadège ; dès son arrivée la maison silencieuse et un peu triste du marchand de perles fut toute transformée : le grand jardin semblait devenu le royaume d'une fée bienfaisante, et, comme un doux chant de fauvette, son rire argentin s'égraina dans toutes les chambres.

D'abord elle avait pleuré de tout son cœur le départ de son père, puis un instinct secret l'avertit que, comme elle, sa tante souffrait de l'absence

d'un être aimé ; alors faisant taire son chagrin, elle voulut alléger autant qu'il lui serait possible celui des autres, et pour cela fut gaie avec sa tante, l'entoura des soins affectueux et délicats, et sut se plier sans ennui à la vie du harem.

Pendant de longues heures, elle restait assise auprès de Zora, lui chantait les mélodies naïves que sa mère lui avait apprises, ou lui faisait la lecture dans les livres dont la prudente sollicitude de son père l'avait pourvue.

Durant les longues siestes du milieu de la journée, on l'aurait vue étendue sur la natte aussi éveillée qu'une souris, lisant avec une grande attention.

Mais, dès qu'elle le pouvait, la nature impétueuse de Nadège reprenait le dessus ; et c'était des courses folles dans le jardin et des causeries interminables avec la bonne Fatou, causeries qui finissaient toujours par ressembler à des contes merveilleux, à cause de l'imagination que chacune d'elles y apportait.

La négresse adorait Nadège et celle-ci le lui rendait à plein cœur. Elle aimait aussi les oiseaux qui peuplaient les grands arbres, et avait même apprivoisé un des paons qui accourait à sa voix et mangeait dans sa main.

Pour plaire à sa tante, Nadège avait pris le costume des musulmanes d'Aden : elle portait donc un ample pantalon blanc et une longue tunique qu'une large ceinture nouée par devant retenait à la taille. Lorsqu'elle sortait, ce qui était fort rare, une large pièce de soie blanche l'enveloppait et cachait son front comme un bandeau de nonne ; un autre morceau de la même étoffe, à peu près de la dimension d'un mouchoir, déplié sur le bas de son visage, était fixé par deux épingles de chaque côté des oreilles : la combinaison de ces deux voiles ne laisse à découvert que les yeux et la racine du nez.

Zora et Kaddour furent ravis de voir leur nièce ainsi accoutrée. A cette occasion, ils lui firent cadeau d'un collier de perles roses d'une extrême beauté.

La fin de l'année ne ramena point Nicolas Ipatoff ; il annonça au contraire que son absence se prolongerait encore. Ce fut un gros chagrin pour la pauvre petite.

Ali écrivait régulièrement à d'assez longs intervalles : il était en bonne santé et s'accoutumait fort bien de la civilisation occidentale.

Ainsi s'écoulèrent trois années. Enfin le fils de la maison fixa l'époque de son retour ; et presque en même temps, Nicolas Ipatoff, satisfait au-delà de ses espérances du résultat de ses affaires, écrivit que bientôt il arriverait à Aden.

IV

Un soir, Fatou tout éplorée se laissa tomber sur la natte à côté de sa maîtresse, cacha



IV

Charles Vidéoussot. — Je ne me trompe pas : il y a quelque chose de vivant dans ce sac.



I

Le père Latulippe. — C'est bien, pour dix, je le prends.



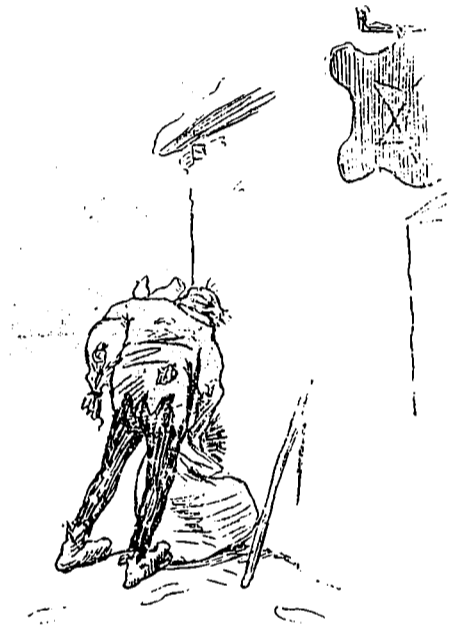
II

—Après tout, ça peut être vrai : il me dit qu'il descend du cochon savant qu'il y avait dans le cirque.



III

—L'heure du petit coup ! Entrons.



V

—Écoute bien, Charlot, ne remue pas dans la poche ; je cours porter le petit animal à la maison.



VI

Le père Latulippe. — Ça ne serait pas bête, si mon cochon finissait par s'instruire !

son visage dans ses deux mains et fondit en larmes. Un de ses fils, Aribi, le plus habile plongeur de la côte, n'avait échappé que par miracle à une mort épouvantable. Un requin le poursuivait : se voyant perdu, il avait lancé dans la gueule du monstre le couteau dont se sert le pêcheur de perles pour détacher les huîtres du rocher. Par un hasard providentiel la lame s'était plantée dans le palais du squalo qui, pour s'en débarrasser, s'était retourné sur lui-même. Dans ce court espace de temps, Aribi avait pu se hisser à bord ; mais, depuis, un tremblement nerveux agitait tous ses membres, son front était brûlant de fièvre et l'on craignait que sa vie ne fût en danger.

L'ESPRIT D'INTRIGUE DES COCHONS DE LAIT—*Continué*

—O maîtresse ! disait la mère désolée, me faut-il donc voir mourir mes fils comme j'ai vu mourir leur père ?... Désormais je n'aurai plus un instant de repos, il me semblera sans cesse qu'ils sont aux prises avec les mille dangers qui les attendent au fond de la mer.

—J'en deviendrai folle, vois-tu. Ah ! de grâce, demande à Kaddour de leur donner un autre emploi."

Zora transmet cette prière à son mari, mais il ne voulut point l'entendre.

—A quoi bon, répondit-il, peut-on fuir sa destinée : "Ce qui est écrit est écrit."—D'ailleurs si ce n'est les fils de Fatou, ce sera d'autres pêcheurs qui descendront au fond de la mer :—Un noir en vaut un autre... Donne à ta négresse un pagne chamarré et un madras de soie rouge ; et, crois-moi, elle sera consolée.

Navrée, mais incapable de combattre les idées de son mari, Zora baissant la tête, garda le silence.

Nadège avait assisté à cette scène sans dire un mot ; elle était fort pâle et ses yeux noirs brillaient d'une flamme sombre. Dès que Kaddour se fut éloigné, elle se jeta dans les bras de sa tante.

—Tu n'as pas su demander, dit-elle avec véhémence ; il fallait prier, supplier, pleurer ; parler de ton fils, dire que Fatou l'avait bercé sur son cœur ; il fallait... Que sais-je, moi ?... il fallait réussir, et elle fondit en larmes.

—Ah ! ma fille, répondit Zora, une femme ne peut que se soumettre aux volontés de son mari, et, s'il le faut, souffrir en silence.

—Se soumettre ? garder le silence, dis-tu ? mais alors une épouse n'est plus la compagne que Dieu lui-même a placée auprès de l'homme pour l'aider dans les difficultés de la vie, le consoler quand vient le malheur ? Ce n'est plus cette amie fidèle toujours à ses côtés, toujours prête à partager sa joie ou ses peines ?... Non, tante Zora, nous ne devons point souffrir ainsi lorsqu'il s'agit de choses aussi graves que celles qui nous occupent : ce serait méchant, ce serait lâche. Au contraire, humblement, mais sans faiblesse, nous devons dire à notre époux ceci est mal, ceci est bien.

—Que dit-elle ?... Grand Dieu ! que dit-elle ?... s'écria Zora au comble de l'éffarement.—Où as-tu appris—qui a pu te dire ces choses inouïes ! insensées ?—Mon enfant, reviens à toi.

Nadège passa la main sur son front, confuse de son audace, étonnée elle-même du flot de pensées qui l'avait envahie et qu'elle n'avait pu maîtriser ; elle s'assit à côté de sa tante, lui prit les mains et d'une voix caressante :

—As-tu jamais songé qu'en te faisant riche et heureuse Dieu t'imposait le devoir de veiller sur les malheureux ? et ne te souvient-il plus d'avoir appris dans ton enfance, que celui dont voilà l'emblème—et ses doigts effilés touchèrent avec respect la petite croix d'or suspendue au cou de l'arménienne—que Celui dont voilà l'emblème avait pitié de toutes les souffrances ?

La femme de Kaddour se renversa sur ses cousins : ce que sa nièce venait de dire évoquait dans son âme tout un monde de souvenirs. Non, jamais, depuis qu'elle était à Aden, de telles pensées n'avaient traversé son esprit. Comment avaient-elles pu surgir dans la tête de cette enfant ? Nadège ne la quittait jamais et n'avait vu que quelques jeunes filles de son âge uniquement occupées de leurs parures et des mille futilités du harem ?

Zora oubliait que Nadège Ipatoff avait d'au-



VII

Vidougousset.—Il n'est pas très gros, le mioche.



VIII

Latulippe.—J'ai rarement vu un cochon de son âge atteindre le poids.



IX

—Je les connais vos tours de cirque ! Tu as beau faire ton homme, je sais bien que tu es un petit cochon.

tres amis, dans le commerce desquels elle passait de longues heures, le visage penché sur un livre, le cœur ému par tout ce qui est noble et généreux, l'esprit envolé vers le beau idéal.

—Hélas ! ma fille, répondit-elle, après un long moment de réflexion, Kaddour l'a dit lui-même : Un noir en vaut un autre.—Avons-nous le droit de choisir ?...

Comme un coup de poignard, ces mots entrèrent dans le cœur de Nadège : le mal était plus grand qu'elle ne l'avait entrevu. Pour calmer son exaltation, elle se réfugia dans le jardin et y trouva Fatou qui était venue y cacher ses larmes. La jeune fille s'approcha de la négresse, prit dans ses bras la tête crépue de la pauvre femme et tendrement l'appuya sur son corsage.

Mais Fatou repoussa cette étreinte.

—Non, non, laisse-moi, dit-elle, laisse-moi ; les perles de ton collier me brûlent ; elles me font horreur, chacune d'elles a coûté des larmes : qui sait, peut-être qu'à cause de celles que tu portes, de tristes veuves pleurent leurs maris, et de pauvres mères leurs fils !

—Oh ! vois-tu, je voudrais briser tous ces bijoux maudits ; les réduire en poudre et les jeter au vent du désert, ma colère t'étonne : tu ne sais donc pas le mal qu'elles m'ont fait ? Dans mon enfance, elles m'ont pris mon père et mes trois frères ; dans ma jeunesse mon mari ; elles me prendront aussi mes enfants... et, dans sa vieillesse, la pauvre Fatou n'aura plus personne pour l'aimer."

Nadège comprit que la malheureuse mère avait besoin de raconter sa peine et de pleurer ; aussi, elle l'interrogea sur les événements qui avaient assombri son existence.

—Ah ! disait la négresse, j'étais encore toute petite lorsqu'un jour, mon père, un habile plongeur, en remontant à la surface de l'eau fut pris

de suffocation ; le sang lui sortait du nez, de la bouche, des oreilles : va, ce fut bientôt fini...

—De mes trois frères, l'un fut dévoré par un requin ; l'autre devint aveugle, car la vue s'affaiblit vite à être toujours en contact avec l'eau salée ; le plus jeune eut les bras engourdis par une torpille, un méchant poisson qui se venge ainsi de celui qui le touche, alors mon pauvre

Aboul ne put saisir la corde d'appel... Mais tu ignores sans doute comment on récolte les huîtres perlées ?

Quoiqu'elle le sut fort bien, Nadège se le laissa conter.

—Après s'être préparé, dit la négresse, en aspirant l'air autant qu'il le peut, le plongeur prend avec l'orteil du pied gauche une corde solidement fixée à une grosse pierre dont le poids l'entraîne rapidement au fond de la mer ; du pied droit, il entoure une corde retenue par ceux qui restent sur la barque ; d'une main, il tient un large couteau ; de l'autre un sac pour y mettre sa récolte qu'il doit faire en moins de trois minutes :

—Eh bien ! Aboul ne put pas remonter assez vite et, il fut noyé... mon mari fut étouffé par une pieuvre qui l'étreignit dans ses mille bras...

—Ceux qui survivent à toutes ces misères n'arrivent point à la vieillesse, car bien avant de l'atteindre la maladie et les infirmités les terrassent.

—Il y a un moyen pourtant de faire la plonge sans danger, Miss Polly Turner me l'a expliqué : c'est un appareil... attends...

—Je sais, dit Nadège, un scaphandre.

—Peut-être bien, répondit Fatou. Il en a été fortement question ici, une fois que trois hommes périrent dans la même journée : mais bientôt Kaddour n'y pensa plus. Pourtant, chaque année, plusieurs pêcheurs succombent. Ah ! si Ali était à la place des pauvres noirs ! le maître serait moins audacieux.

—Et j'avais oublié tout cela, sanglotait la négresse, j'étais comme assoupie dans la tranquillité du harem ; et il a fallu que mon fils courut un tel danger pour me remettre ces choses à la mémoire."

V

Lorsque Nadège se fut retirée dans sa chambre, elle quitta son collier, le regarda longtemps avec mélancolie, et, gravement, l'enferma à doubles tours dans un colrot dont elle jetait au hasard la clef par la fenêtre qui s'ouvrait sur les massifs touffus de lauriers roses, de myrtes, et de mimosas qui remplissaient le jardin. Puis elle promena un regard chargé de tristesse sur les objets qui l'entouraient : Toutes ces choses, Kaddour se les était procurées avec les gains énormes que lui donnait sa pêche : maintenant qu'elle savait à quels dangers s'exposent les plongeurs, elle n'éprouva plus aucun plaisir au milieu de tout ce luxe, qu'elle avait cru jusqu'alors indispensable à son bonheur.

Ali et Nicolas Ipatoff arrivèrent presque en même temps ; l'heureux père fut ravi de retrouver sa fille aussi simple et aussi affectueuse que lorsqu'il l'avait quittée.

—Tu n'es qu'embellie, lui disait-il dans son ravissement. Elle était fort belle en effet et, telle fut sans doute l'opinion d'Ali, car il éprouva pour sa cousine une profonde affection.

Après quelques semaines données à la famille hospitalière qui lui rendait si fidèlement son trésor, Nicolas Ipatoff parla de son prochain départ.

LE PRINCE DE GALLES

Cette nouvelle, à laquelle pourtant on s'attendait, causa un vif chagrin à tous les habitants de la maison.

— Que ferai-je sans toi ? soupirait Zora, j'avais pris la douce habitude de te voir à mes côtés.

— Pourquoi n'es-tu pas née dans l'Yémen, disait Kaddour, tu n'aurais pas connu d'autres usages que ceux des femmes arabes, et tu te plairais parmi nous.

Ali ne disait rien, mais une grande tristesse se répandit sur son visage.

Nadège aussi était triste, son cœur se déchirait en se séparant des gens au milieu desquels elle avait vécu.

Cependant Kaddour prit à part son beau-frère et après lui avoir fait le compte de son immense fortune, il lui demanda Nadège en mariage pour son unique héritier.

A dire vrai, Nicolas Ipatoff ne fut pas aussi surpris que l'on aurait pu le croire ; il se doutait bien qu'Ali ne restait pas indifférent aux charmes de sa fille, mais il répondit qu'il laissait Nadège libre de décider elle-même sur son avenir et autorisa son neveu à lui faire part de ses intentions.

Tout cela était peu oriental, il faut en convenir, mais le jeune homme avait assez habité l'Europe pour ne pas s'en étonner.

Ce fut dans la cour intérieure du harem que Mlle Ipatoff donna audience à son cousin.

Ali-ben-Kaddour lui dit simplement son affection et combien il serait heureux si elle voulait l'épouser.

La jeune fille baissa les yeux et ne répondit point. Ali prit ce silence pour un refus et le cœur brisé, il dit d'une voix tremblante :

— Alors, adieu, ma cousine ; mais où que vous soyez, ma pensée sera avec vous ; et, si jamais vous avez besoin de l'amitié d'un frère, souvenez-vous de moi.

Elle tremblait un peu, la vaillante Nadège, mais dominant son émotion, elle répondit :

— Ce n'est pas sans regret que je quitte votre maison, mon cousin, j'y ai été fort heureuse et j'aurais voulu ne jamais m'en éloigner.

— Eh bien ! dit Ali, en souvenir d'elle, acceptez cet érin que je croyais être mon cadeau de fiançailles et qui n'est, hélas ! que mon cadeau d'adieu. Et, il offrit à la jeune fille les plus belles perles qu'il eût pu se procurer.

— Hélas ! dit Nadège en secouant la tête, vous m'offrez, Ali, le seul bijoux que je ne puisse accepter ; car j'ai fait vœu de ne point porter de perles jusqu'au jour...

Comme elle n'achevait point sa pensée, le jeune arabe l'interrogea.

Alors donnant un libre cours à la peine qui l'oppressait, émue, palpitante, hors d'elle-même, embellie par le sentiment généreux qui l'animait, elle lui conta le grand péril couru par le fils de la nourrice, et lui rappela un à un tous les dangers auxquels sont sans cesse exposés les pêcheurs de perles.

— Ah ! Ali ! dit-elle en levant vers lui ses yeux noyés de larmes, la peine que me cause cette pensée me suit et m'opprime comme un remords : je voudrais... Ah ! tenez, si j'étais à votre place, je voudrais, usant de tous les moyens que Dieu même accorde à l'intelligence, faire du travail funeste de ces pauvres plongeurs un labeur joyeux.

— Je le sais, toutes ces transformations sont difficiles et coûteuses ; mais quel plus noble emploi peut-on donner à une belle intelligence et à une grande fortune ?

Étonné et charmé, Ali sentit passer dans son âme la vaillance de la jeune fille ; et, pour la première fois, il se sentit ému de pitié pour ces plongeurs au milieu desquels il avait grandi ; et qu'il connaissait par leurs noms ; leurs misères, leurs souffrances lui apparurent dans toute leur horreur, et il se demanda si, en effet, il n'était pas responsable des malheurs qui pourraient arriver à l'avenir.

— Ah ! dit-il, cousine Nadège, heureux sera celui auquel vous donnerez pour guide votre chère petite main.

— Ali, dit-elle, et sa voix devint grave, je vous



A TOUTES LES ÉPOQUES DE SA VIE.

jure que je ne la refuserai point à celui qui m'offrira un collier dont les perles n'auront coûté ni larmes, ni souffrance.

Le jeune Arabe arrêta sur elle un regard pénétrant, son front s'illumina d'un rayon d'espoir, il se recueillit et prononça ces mots :

— Nadège Ipatoff, à mon tour je vous jure que dans un an, c'est moi qui vous apporterai un tel collier.

Elle répondit simplement :

— C'est bien, Ali, je vous attendrai.

VI

— Tu pars demain, disait la pauvre Fatou en aidant sa jeune maîtresse à faire ses préparatifs de voyage. Tu nous abandonnes, méchante ; tu t'en vas là-bas, là-bas dans le pays de la neige, où le froid est si grand que même l'eau des rivières s'arrête pétrifiée.

— Ta vieille Fatou ne t'aura plus pour te conter ses peines, elle n'entendra plus ta douce voix lui dire les mots qui consolent...

Et la négresse cachant son visage dans son pagne se mit à sangloter.

Mais Nadège jeta ses deux bras autour du cou de la pauvre femme, et toute rougissante se pencha à son oreille.

— Ecoute, lui dit-elle d'une voix heureuse, tes angoisses sont finies, ma bonne Fatou, tes fils n'exposeront plus leur vie en pêchant les perles et moi, ne le dis pas, je reviendrai bientôt ici ; et pour toujours.

S. E. ROBERT.

LE FILS DE SON PÈRE

Le baron Rapineau, dans un moment d'expansion à son fils. — Dis-moi, mon enfant, que ferais-tu si je mourais ?

Le fils (avec abandon). — Je ferais mettre les scellés partout, pour que les d' mestiques ne chipent rien !

UN BONHEUR ENVIE.

Un convoi funèbre passait par la rue Craig, Corbillard de première classe, chevaux richement caparaçonnés, entassement de couronnes et de bouquets.

Madame Pipelet reste devant sa porte, balai béant, et dit à la marchande de vins :

— Sont-ils heureux, les riches !

LES PLAISIRS DE LA POSTE



LE PREMIER AVRIL.

LA BONNE JEANNETTE

— Allons, hue, vilain paresseux ! ne vas-tu pas rester en route, maintenant, à deux pas du village ?

En même temps, une branche de noisetier, sifflant dans l'air, dessinait des coups terribles mais qui se ralentissaient, et finissaient par tomber, tout petits, sur l'échine malade d'un pauvre baudet gris, accablé d'âge.

Alors, il secouait ses grandes oreilles, se hâtant, sur place ; il avait l'air de dire, à regret : — Vous voyez bien, j'y mets de la bonne volonté ; c'est tout ce que je peux faire.

Puis, tout à coup, Lise jetait dans la haie sa baguette ; elle venait se placer devant l'âne, le forçant à s'arrêter : — Tiens, mon pauvre Cadet, va comme tu voudras ; je n'ai pas le courage de te battre. C'est que tu n'as pas beaucoup mangé ce matin ; on ne peut pas te faire marcher trop fort. Que veux-tu, il y a des moments de misère ; tu sais bien que dans les bons jours on te donne la grosse part. Il ne faut pas nous en vouloir, tu comprends?... nous aurions dû déjà te vendre. Seulement, ça nous ferait trop de peine... parce que tu es vieux.

En parlant ainsi, elle caressait la tête du pauvre âne, qui semblait la comprendre, la regardant de ses yeux bons.

Et c'était quelque chose d'étrange, cette main, fine sous le hâle, sortant d'une manche effilochée ; cette figure intelligente, presque noble, au-dessus du pauvre caraco d'indienne ; ces beaux cheveux, bien arrangés, où une brindille, avec ses fleurs, tenait la place de quelque épingle absente ; enfin, cette voix pure, fraîche, qui laissait tomber, sur la grosse tête de l'âne, amicalement, ses plus douces intonations.

* *

Elise Donot habitait avec sa mère, à cinq minutes du bourg, une pauvre maisonnette : un jardin s'épanouissait tout autour ; quelques ceps avaient poussé là, demandant à la petite maison un appui et un reflet pour dorer leurs grappes ; maintenant, ils soutenaient, de leurs grands bras, la muraille chancelante.

Les deux femmes n'avaient pas toujours été malheureuse : le père Donot, un brave et digne homme, ne les laissait manquer de rien ; le joie et la tranquillité régnaient dans l'humble famille. Mais un jour, après avoir travaillé beaucoup pour amasser peu, l'honnête paysan avait quitté ce monde, laissant sa femme et sa fille dans la tristesse, avec leur petite maison, un bout de terre, et la seule compagnie du vieux Cadet, qui prêtait son dos pour porter les fruits à la ville voisine.

C'était la misère. Elles la supportaient avec courage. Lise s'ennuyait seulement de voir sa bonne mère, âgée et infirme, endurer tant de privations. Aussi avait-elle voulu chercher du travail, se placer à la ville. Mais, comme sa mère ne le lui conseillait pas, elle n'en avait plus parlé.

Dans leur ennui, elles avaient pourtant une distraction, une joie : le voisinage des Maujean.

Quel bon et joyeux homme, ce père Maujean : toujours gai, toujours riant, avec une bonne parole pour tout le monde ; et, avec cela, faisant plaisir à voir, aussi rond, aussi replet que sa sœur était sèche et anguleuse.

Mais, tout en riant et plaisantant, il était devenu le plus riche cultivateur, de deux lieus à la ronde. Il avait fait lui-même sa fortune ; et il n'en était pas plus fier pour ça. Il disait seulement à son fils, Louis Maujean, un grand et beau gaillard qui commençait à promettre : — Vois-tu, mon garçon, je suis content de ce que j'ai fait.

Eh bien, fais comme moi. Je n'en sais pas davantage.

Pour en revenir à mademoiselle Maujean, ou, comme on l'appelait, la bonne Jeannette, sa description, sa description ne sera pas longue à faire. Imaginez-vous deux bras en branche de houx, s'agitant sur une autre longue perche, deux yeux ronds, à cheval sur un nez camard, voilà Jeannette. — L'habit ne fait pas le moine, disait-on souvent en parlant d'elle. Et tout le monde le savait bien.

* *

On s'étonnerait si la bonne Jeannette, qui avait vu grandir Lise à côté d'elle, ne s'était point prise d'amitié pour cette gracieuse enfant. Aussi n'y avait-elle pas manqué.

Chaque fois qu'elle avait un moment de loisir, elle allait le passer dans la petite maison. Et, là, accoudée sur le grand fauteuil de la mère Donot, c'étaient d'interminables causeries. On avait si bien les mêmes idées ; cette madame Donot était si sage et si bien pensante ! Où diable allait-elle chercher tout ce qu'elle disait ?

Pourtant, il y avait un point sur lequel les deux femmes ne pouvaient s'entendre. Mademoiselle Maujean avait eu beau dissimuler ses offres de toutes manières, employer toutes les ruses que lui suggérait sa fertile imagination, elle n'avait jamais pu faire accepter à ses voisines aucun service, pas même le plus léger présent.

— Non, ma bonne demoiselle, répondait la mère Donot ; vous direz peut-être que c'est de la fierté, de l'orgueil ; mais c'est plus fort que nous, il n'y a que le produit de notre travail qui ait le droit d'entrer dans cette maison ; avancées ou cadeaux, nous ne pourrions rien donner en retour. Ah ! si nous étions riches, vous savez quel plaisir nous aurions à échanger de ces bonnes attentions avec vous : mais, comme cela, nous ne pouvons accepter.

Alors, la bonne Jeannette s'écriait que c'était ridicule, jetait dans l'air sa voix de paon, et s'enfuyait en agitant ses grands bras, qui tranchaient au passage quelques feuilles innocentes.

* *

Un jour, une personne d'un certain âge, bien mise, se présenta à la porte du petit jardin. Elle demanda madame Donot.

— Madame, dit-elle, je suis la directrice d'une grande maison de Limoges, qui fait faire des ouvrages de toute espèce, et nous cherchons, dans les villages voisins, des ouvrières honnêtes et intelligentes. Le maire de votre localité m'a donné votre nom avec quelques autres, et je viens vous demander si votre jeune fille voudrait s'employer à ces travaux.

— Mon Dieu, madame, répondit la mère Donot toute attristée, cela nous serait, dans notre situation, d'un grand secours ; mais ma fille est obligée de rester près de moi, et ne peut prendre un emploi au dehors.

— Qu'à cela ne tienne, nous nous entendrons très-bien, notre fabrique donne le travail à domicile.

— Oh ! alors, ma fille acceptera avec empressement, répondit la mère Donot, redevenue joyeuse ; et je vous suis bien reconnaissante, ainsi qu'à M. le maire, qui a eu la bonté de penser à nous.

Après quelques mots d'explication, ce fut chose convenue. La visiteuse partit en promettant d'envoyer, dès le lendemain, de l'ouvrage, avec toutes les indications nécessaires.

— Eh bien, eh bien, vous ne savez pas ? dit madame Donot à la bonne Jeannette, qui vint lui rendre visite le même soir.

— Non, quoi donc ? répondit-elle avec un méchant sourire, en clignant de l'œil derrière son nez.

Madame Doucet lui raconta l'aventure.

Ah ! vraiment, je suis bien contente pour vous, bien contente, exclama la bonne Jeannette ; oh ! oui, bien contente, répétait-elle avec des gestes de ravissement.

Et, à cette occasion, elle cassa encore quelques branches qui ne lui avaient rien fait.

A partir de ce moment, ce fut la joie dans la chaumière.

Lise travaillait avec tant d'ardeur, que sa mère, à chaque instant, était obligé de lui faire de douces remontrances.

En peu de temps, la maison fut remise à neuf de fond en comble. Tout en faisant des économies, on pouvait vivre dans le bien-être. Lise, maintenant, pleine de gaieté du matin au soir, laissait voir toute sa grâce et sa beauté, sous les vêtements simples et de bon goût qu'elle avait su se confectionner elle-même.

Cadet, lui, n'y avait rien compris les premiers jours : il reculait avec stupeur devant les choses extraordinaires que l'on déposait dans son rater. Puis, il en avait pris son parti ; il passait ses journées entières à se rouler dans l'herbe et étalait un embonpoint ridicule.

Lise et sa mère, plus communicatives depuis que leur gêne avait disparu, rendaient souvent visite à la famille Maujean. Parfois, elles allaient travailler avec la bonne Jeannette, qui, maintenant, était seule presque tout le jour. Car le père Maujean et son fils passaient leur temps à surveiller la culture des domaines.

— Savez-vous ? dit Jeannette à madame Donot, un soir qu'elles se trouvaient seules ; à présent que vous voilà à votre aise, vous devriez la marier, cette enfant ; elle est en âge d'y penser ; et je connais bien des jeunes gens qui seraient flattés de la prendre, sans lui demander si elle a une dot.

— Je ne dis pas non, répondit la mère Donot. Lise n'est pas riche ; mais elle ferait le bonheur d'un mari, bien sûr. Il n'y a qu'une difficulté : c'est que personne ne l'a demandé encore.

— Bah ! bah ! cela viendra, répondit mademoiselle Maujean.

Et, comme pour justifier cette parole, durant le mois qui suivit (était-ce encore quelque tour de la bonne Jeannette ?), quatre demandes en mariage se succédèrent coup sur coup. Ce fut, d'abord, Joseph Pichot, un franc et honnête garçon, qui passait pour le premier travailleur du pays ; ensuite, René Martin, qui tenait la plus belle épicerie du village ; puis un jeune et riche fermier ; enfin, le fils d'un meunier bien connu de la ville.

Mais, à chacun, Lise trouvait quelque bon motif pour refuser.

— Serait-ce que tu ne veux pas te marier ? lui dit un jour sa mère.

— Non, mère... je ne sais pas...

Et, en disant cela, elle avait les yeux pleins de larmes.

— Bonne petite fille, va. Allons, il n'y a pas de quoi pleurer. Ce sont de beaux partis, tous

ADMIRATION MAL EXPRIMÉE



La jeune mère. — Vous n'avez pas encore vu mon petit bijou ?

La vieille fille. — Oh ! les chers beaux grands pieds !

des jeunes gens d'honnêtes famille, et j'aurais voulu te voir établie dans ces conditions ; voilà tout. Mais, si ce n'est pas ton idée, il n'y a qu'à laisser cela pour plus tard.

Or, à quelque temps de là, par une belle après-midi de printemps, Lise et sa mère travaillaient devant leur porte.

Les lilas en fleurs entouraient la petite maisonnette d'ombre et de parfum. Dans un buisson touffu, bien cachée, une fauvette, vieille amie de la famille, gazouillait doucement ; et de l'autre côté, comme dans le lointain, la petite fontaine semblait lui répondre.

Lise, pourtant, au milieu de son bonheur, paraissait triste et demeurait silencieuse.

Madame Donot levait de temps en temps les yeux, et jetait un regard plein d'amour sur son enfant. Parfois, un doux sourire passait sur son visage, ce sourire ineffable des mères heureuses qui, dans une muette extase, s'enivrent de leur bonheur.

— Lise ! dit-elle tout à coup, en affectant un air d'indifférence ; pendant que tu n'y étais pas, la bonne Jeannette est venue, ce matin. Et, sais-tu ce qu'elle m'a dit ? Tu vas répondre que je te tourmente... encore un projet de mariage !... Seulement, cette fois, devine qui te demande ? C'est bien le dernier dont je ne serais douté, par exemple !... Cherche... Tu ne vois pas ?... Louis Maujean !

Lise ne répondit rien. Elle devint toute pâle ; l'ouvrage s'échappa de ses mains. Elle n'eut que la force de dire : " Mon Dieu ! " Et elle tomba sur les genoux de sa mère en sanglotant.

Deux mois plus tard, les cloches carillonnaient à toute volée, et un cortège magnifique sortait de la petite église. Ce fut une lière noce, ma foi !

Comme on aimait beaucoup le père Maujean, chacun venait le féliciter à son tour.

Et lui, avec son bon gros rire, qui le secouait de la tête aux pieds, répondait :

" Ah ! la diable de Jeannette... la diable de Jeannette ! Elle n'en invente jamais d'autres. " Elle finira par me faire mourir de rire, avec " toutes les farces qu'elle fait. "

Les " farces " de Jeannette, c'était son infatigable sollicitude pour les malheureux ; c'était le soulagement qu'elle savait apporter dans leurs situations, soit par elle-même, soit par d'autres, mais en laissant toujours ignorer son action bien-



AUSSI SALE QUE DANGEREUX.

faisante ; c'était une infinité de bons offices qu'elle rendait à tous, et qui lui avait mérité son surnom.

Il s'en trouve encore, de ces âmes d'élite, de ces cœurs d'or, qui ne connaissent le bonheur que par celui qu'ils font aux autres. Heureux qui les rencontre sur sa route, heureux qui les possède dans son village, comme Elise Donot et Louis Maujean !

PHILEMON RUDOLPHE.

PLUS CIVILISÉS QUE NOUS

Un voyageur qui vient de faire un séjour de quelques semaines dans les îles japonaises de Lou-Tchou nous décrit la manière étrange dont s'y font les mariages. La cérémonie consiste dans une visite que fait le marié chez tous ses amis, où on le couvre des costumes et des ornements les plus grotesques et les plus ridicules. Quelquefois l'heureux époux est revêtu d'un long manteau, peint de plusieurs couleurs, et attaché par une courroie à laquelle sont suspendus des jonets, des clochettes et des trompettes.

Ailleurs, on complète le costume par un masque, un chapeau rouge et un vase de fer-blanc qu'on suspend au dos du marié et qui ajoute, lorsqu'il marche, au bruit que font les clochettes. Il est généralement suivi par une multitude d'enfants.

On prétend que cette coutume a été introduite par les autorités pour rendre moins fréquents les divorces et moins irrégulière la conduite des époux. Le mariage étant devenu une corvée si formidable, on y regarde à deux fois avant de s'y engager.

Les Intrigues d'Une Orpheline

(Suite.)

XIII

—Rien, je crois, répondit-il, en se frottant les mains, excepté l'assurance de notre bonne volonté réciproque.

—Je suis pauvre, dit Rachel en lui tendant un billet de banque ; mais je suis honnête et vous me trouverez exacte dans mes paiements. Il faudra que vous soyez bon pour l'enfant, sans quoi je vous la retirerais au premier sujet de plainte.

—Elle sera traitée comme si elle était une fleur de mon jardin. Vous pouvez être sûre qu'elle sera la rose préférée de ma maison, dit M. Papino en serrant le billet dans la poche de son paletot.

—C'est bon, dit Rachel, avez-vous la voiture ?

—Elle est là, au coin de la première rue, répondit M. Papino en souriant. Le cocher est vieux et n'a pas l'air de courir après les aventures ; son cheval paraît être jeune d'au moins de cinquante hivers, et la voiture paraît être encore plus vieille que tous les deux ensemble. Il m'a fait observer que la rue est encombrée et que s'il s'embourbait dans le ruisseau, il pourrait bien n'en pas sortir, et c'est pour cela qu'il a tenu à rester là-bas.

—Peu importe répliqua Rachel ; l'enfant pourra bien marcher jusque-là, et je désire que ce soit de suite, j'ai des raisons pour cela.

—Je le crois sans peine, madame. Ce n'est pas là le pays des arbres qui chantent, la région de l'éternel bonheur, ni la demeure de toutes les vertus.

Rachel, sans répondre, sortit et revint au bout de quelques instants, avec Béatrice prête à partir.

Dès que M. Papino jeta les yeux vers Béatrice, une exclamation involontaire s'échappa de ses lèvres. Ses petits yeux prirent la forme de cerceles, et il siffla, en faisant une bouche en cœur.

Puis il murmura rapidement :

—Quelle beauté ! madame, je ne trouve pas de paroles : je suis étonné, stupéfait.

Rachel ne parut pas l'entendre ; elle conduisit Béatrice vers lui et le lui indiqua.

—Voici la personne dont je vous ai parlé, lui dit-elle ; vous lui obéirez et chercherez à lui plaire. Il vous traitera avec bonté et fera tout ce qui sera en son pouvoir pour vous rendre heureuse.

—Oui, bien sûr ! s'écria M. Papino en prenant la main de Béatrice et en la portant à ses lèvres avec les plus grandes démonstrations de politesse.

Béatrice retira sa main et le regarda avec défiance, un soupir s'échappa de sa bouche, mais elle ne parla pas.

Rachel lui mit son chapeau et son manteau, et Béatrice vit de grosses larmes tomber de ses yeux tandis qu'elle se baissait pour arranger ses vêtements. Béatrice, aussi, pleura et ses lèvres tremblèrent.

—Laissez-moi rester avec vous, Rachel, murmura-t-elle d'un ton suppliant.

—Cela ne se peut pas, répondit Rachel en essayant de donner de l'assurance à sa voix. Rappelez-vous de votre promesse et écoutez-moi bien : à moins que vous ne vouliez faire mon malheur et perdre votre cousine Hélène, —il faudra, si vous la rencontrez, et cela arrivera, il faudra dis-je, répondre à ses ques-

tions, que vous ne la connaissez pas, que vous vous nommez Reboul, et vous éloigner d'elle.

—C'est bien dur, murmura Béatrice.

—Il faut qu'il en soit ainsi, dit Rachel.

—Je serai toujours près de vous ; je tournerai au-dessus de vous comme une alouette au-dessus de son nid. Quand vous aurez besoin de moi, vous me trouverez. Adieu ; pas un mot, au nom du ciel, allez, allez !

Elle poussa Béatrice, et tomba à demi évanouie sur une chaise.

M. Papino tira un mouchoir de sa poche et fit résonner son nez comme une trompette ; il toussa, prit un air sévère et puis dit d'un ton ému :

—Venez avec moi, ma petite princesse Goutte-Neige. Venez avec moi, mon chérubin ; je serai votre gardien. Je vous chérirai et veillerai sur vous, comme si vous étiez à moi. Allons, venez, ma chère petite !

Et il l'entraîna comme un acteur emmenerait de la scène une jeune tragédienne.

Béatrice ne se retourna pas vers Rachel ; elle ne fit pas même le plus léger mouvement ; mais au moment où la porte se ferma derrière elle, elle poussa un cri d'angoisse.

Rachel courut à la fenêtre et essaya de voir à travers les vitres. Puis elle ouvrit la fenêtre avec impatience, et se pencha en dehors avec anxiété.

Après être restée longtemps ainsi, elle rentra la tête, et referma la fenêtre. Elle se dirigea, en chancelant, sur une chaise, mais elle tomba avant de l'atteindre. Elle posa sa tête sur le siège, et levant vers le ciel des yeux remplis de larmes, elle s'écria avec un accent de véritable douleur :

—Désolation, désolation, désolation !

Il s'écoula plus d'une demi-heure sans qu'elle bougeât ; mais soudain un léger bruit à la porte la fit se redresser.

La porte était ouverte ; sur le seuil se tenait un homme grand, mince, les coudes pressés contre le corps, et ayant les mains jointes sur la poitrine. Son visage était long et jaune ; ses yeux lui sortaient de la tête d'une façon extraordinaire ; et les coins de ses lèvres faisaient des efforts désespérés pour rejoindre ses oreilles.

—Seule ? dit-il.

Rachel se leva, se dressa devant lui, et répliqua d'un ton si plein de douleur qu'il la regarda avec étonnement :

—Seule !

XVIII

FIN CONTRE FIN

L'individu qui se présentait ainsi, entra dans la chambre, et en faisant glisser ses pieds sur le plancher, il fit le tour de l'appartement, fouillant du regard tous les coins, et examinant les quelques meubles qu'il contenait.

Une expression de désappointement passa sur ses traits, et il murmura :

—Hum !

Puis il indiqua la porte qui donnait sur la chambre à coucher, et dit :

—La petite est couchée ? — Elle dort, j'imagine.

—Je vous ai déjà dit, répliqua Rachel, que je suis seule.

—Oui... ici,—dans cette pièce, dit-il vivement ; mais la petite est là, ajouta-t-il en montrant la porte.

—De qui parlez-vous ? demanda Rachel, sans lever la tête.

—Une petite fille... âgée de neuf ans environ ! répliqua-t-il ; très-blonde, ... jolie... mais très-blonde ; de longs cheveux dorés ; son nom...

Il s'arrêta.

Rachel tourna ses yeux noirs vers lui. Ils brillaient d'un éclat étrange et elle demanda :

—Son nom, quel est-il ?

Il toussa et dit, en la regardant de dessous ses longs sourcils :

—Me connaissez-vous... hein ?... Me connaissez-vous ?

—Je vous connais ! répondit-elle d'un ton bref.

Il ferma les paupières comme s'il eût éprouvé une douleur au cœur. Puis il fit rouler les yeux lentement et lui lança un regard de tigre.

—Vous me connaissez... hein ? vous me connaissez ? murmura-t-il rapidement. Le nom, ajouta. Le nom... quel est-il ?

—Le nom de qui ? demanda Rachel.

—Ha ! ha ! de la ruse, je vois ! répéta-t-il. Eh bien, pour commencer, mon nom ? Vous me connaissez, quel est mon nom ?

—Vargat ! répliqua-t-elle avec assurance.

Il enfouça ses yeux sous ses sourcils, et passa plusieurs fois ses doigts sous son menton. Au même temps il l'examina attentivement, et parut être frappé de l'idée que, dans les années passées, il s'était trouvé en contact avec elle dans des circonstances toutes particulières.

Mais quelles étaient ces circonstances, c'est ce qu'il essaya vainement de se rappeler.

Il continua à la regarder avec la plus vive attention, et murmura :

—Comme cela, vous me connaissez ?

—Je vous connais, docteur Vargat, répliqua-t-elle d'un ton froid. Il n'est pas probable que les gens qui vous connaissent vous oublient jamais !

Le regard qu'il lui lança fut comme un éclair électrique.

—Non ! dit-il en grinçant des dents. Non, non, je ne crois pas ! Mais... mais ou n'avez-vous connu ? demanda-t-il avec une sorte d'avidité féroce.

Rachel eut un sourire de dédain et haussa les épaules.

—Répondez ! dit-il d'un air menaçant.

Elle fit un geste de la main.

—Je ne vous crains pas ! répliqua-t-elle froidement. Vous n'avez pas de pouvoir sur moi, et vous n'en aurez pas aussi longtemps que j'aurais de vous l'estime que vous m'inspirez en ce moment. Mais une question, vous me connaissez comme étant la folle Rachel de la Tour-Blanche. Dans quel but êtes-vous venu me trouver ici, à pareille heure ?

—Vous avez de la pénétration, vous êtes rusée, et pas folle, répliqua-t-il rapidement ; vous pouvez deviner pourquoi je suis ici.

—Je ne me fatigue pas l'esprit à deviner des énigmes, répondit-elle. Parlez clairement, si vous voulez que je vous comprenne. On peut se méprendre sur des allusions et des mots couverts. Il est dangereux de prendre les choses pour dites et faites. N'avez-vous pas éprouvé cela ?

Vargat plaça sa main ossense sur ses yeux, et puis, croisant ses bras sur sa poitrine, il regarda Rachel longuement, avec la conviction qu'il n'avait pas affaire à une intelligence ordinaire.

—Bon ! s'écria-t-il, après une minute d'hésitation. Alors, ma bonne femme, tenons-nous-en aux faits. Pour commencer, vous habitez dans une chaumière, dans le bois de la Tour-Blanche.

—Je vous l'ai dit.

—Vous connaissez les événements qui se sont passés dans ce château ?

—Quels événements ?

—Les... les morts, donc.

Elle eut un rire dédain.

—J'en ai entendu parler, dit-elle en haussant les épaules. J'étais même présente à l'un des enterrements.

Elle rit de nouveau, et d'une manière telle que le visage de Vargat devient violet. Il toussa deux ou trois fois, et puis dit d'un ton de voix à peine articulée :

— Pourquoi riez-vous ?

— Parce que je pense que le bon Dieu, quand il le veut, est prompt à punir les coupables ! répondit-elle.

— Je ne vous comprends pas, dit Vargat en fixant sur elle un regard perçant.

— Elle fit entendre une sorte de ricane ment, et répondit :

— Vous me comprendrez, un jour viendra, Vargat !

Il y avait quelque chose de tellement significatif dans son accent, qu'il regarda encore avec plus de pénétration : mais ses traits pâles, rigides, ne lui révélèrent rien, et il resta confondu. Cependant, il ne trahit ni embarras, ni hésitation et répliqua immédiatement :

— C'est probable, très-probable : nous sommes tous nés dans le péché, et nous en supporterons tous les conséquences. Mais ce n'est pas pour cela que je suis venu. Si vous le voulez bien nous causerons simplement et sans ornements ; nous nous en tiendrons aux faits. A présent, ma bonne femme, répondez-moi. Vous connaissez la jeune Alice de Romilly, la fille du baron de Romilly ?

— Je me rappelle l'avoir vue, répliqua-t-elle d'un ton de froide indifférence.

— Vous vous rappelez l'avoir vue ! dit-il, les yeux brillants : je le crois certes bien que vous l'avez vue, femme ; vous l'avez vue le dernier jour de sa vie !

— Non, répondit-elle sèchement.

— Non ! répéta-t-il, si vous ne l'avez pas vue le dernier jour de sa vie, c'est donc qu'elle est *encore vivante* !

Rachel se mit à rire de cette façon pleine de dédain qui avait déjà rendu Vargat livide. Au même moment, on entendit le fro-frou d'une robe de soie à la porte de la chambre, et une dame soigneusement voilée, entra, en s'écriant vivement :

— C'est plus que je ne peux endurer ! Parlez, femme, continua-t-elle en s'adressant à Rachel. Que savez-vous d'Alice de Romilly ?

Rachel se tourna vers elle, et, les sourcils froncés, répondit :

— Qui êtes-vous, pour me faire cette question ?

La dame, avec un geste impatient de la main, rejeta son voile, et Rachel leva sur elle un regard où l'on voyait bien qu'elle la connaissait, mais dans lequel il n'y avait ni satisfaction ni respect.

— Vous voyez, dit la dame, que j'ai le droit de vous adresser cette question.

— Je vois que vous êtes cette jeune dame qui prétendait descendre d'un croisé, — qui était sans fortune, sans autre appui que celui du baron de Romilly, et qui maintenant est en possession d'une fortune princière, maîtresse de la Tour-Blanche, — et duchesse, répliqua Rachel avec une indifférence dédaigneuse.

Hélène, — car c'était elle, — tressaillit. Il y avait dans les paroles qu'elle venait d'entendre quelque chose qui était familier à sa mémoire ; mais à ce moment elle ne pouvait se rappeler quand ou dans quelles circonstances elles avaient été proférées. Elle se contenta de dire :

— Je vois que vous me connaissez, et que vous comprenez dès lors quel droit j'ai de vous demander ce que vous saviez relativement à Alice de Romilly.

— Pourquoi me demandez-vous cela, à moi ?

— Pourquoi ? Ne sait-on pas qu'Alice est entrée dans votre chaumière, accompagnée d'une dame, que vous vous êtes précipitée

sur cette dame et que vous l'avez battue au point qu'elle est restée plusieurs heures sans connaissance ; et qu'enfin ma pauvre cousine Béatrice fut trouvée dans une mare non loin de votre cabane, — noyée ? N'a-t-on pas lieu de penser encore qu'elle fut jetée dans cette mare par la main d'une folle ?

Rachel fit entendre un rire amer.

— Pourquoi aurai-je noyé cette douce et charmante enfant qui ne m'avait pas fait de mal ? dit-elle. Je n'avais rien à gagner à sa mort. Celle du baron de Romilly, au contraire, m'importait.

— Vous ? quoi ? comment ? Quel intérêt pouviez-vous y avoir ? demanda Hélène avec vivacité.

— L'intérêt de la vengeance !

— Vous ! s'écria Hélène avec étonnement. Que vous a fait M. de Romilly pour que sa mort pût vous importer à ce point ?

— Beaucoup de mal, répondit Rachel en baissant la voix. Il m'a brisé le cœur.

Hélène, comme avait fait Vargat, la regarda avec surprise, et répéta :

— Il vous a brisé le cœur !

— Pourquoi pas ? autrefois j'avais un cœur que ni l'espoir des richesses, ni aucune des tentations de l'ambition n'aurait pu corrompre, répliqua-t-elle avec fierté. Pourriez-vous, vous, belle comme vous êtes en dire autant ?

Il y eut une pause.

Rachel, avec un air de dédain, reprit d'un ton à la fois ferme et rapide :

— Je le répète, le baron de Romilly m'a fait beaucoup de mal, et j'avais fait le serment de me venger. Cependant, je vous le demande, est-ce ma main qui l'a frappé dans le bois de la Tour-Blanche ? Même *vous*, vous n'oseriez pas émettre cette idée. Je n'aurais jamais attenté à sa vie. Je n'aurais jamais acheté un assassin pour commettre le crime, quand bien même ce meurtre aurait cent fois satisfait ma vengeance. Jamais je n'aurais eu recours à de noires machinations pour assurer sa mort. Et cependant, moi, madame, je ne suis pas d'une famille qui remonte aux croisades.

Hélène tressaillit de nouveau. Elle savait que ces dernières paroles étaient les siennes, qu'elles exprimaient l'une des plus fréquentes pensées. Mais où les avait-elle prononcées pour que cette femme ait pu les recueillir.

Rachel continua avec excitation :

— Si je n'eusse pas consenti à causer la mort du baron de Romilly, ni par mes actes, ni par mes paroles, croyez-vous donc que j'eusse été capable de noyer cette douce et charmante Béatrice, sa fille ? Ce n'est pas moi qui aurais hérité de la Tour-Blanche, si, après la mort du baron, Béatrice et Raoul venaient à mourir *jeunes*.

Elle prononça ce dernier mot avec un sifflement qui fit frissonner Hélène.

Puis, elle ajouta d'un air sombre :

— Si vous êtes à la recherche de ceux dont les actes ont fait de vous une duchesse, *vous* savez, belle dame, que ce n'est pas à moi que vous devez vous adresser.

Hélène demeura silencieuse et immobile, la regardant avec épouvante, tandis que les yeux de Vargat allaient et venaient à droite et à gauche, avec une rapidité qui disait à quelle agitation il était en proie.

Cette femme paraissait en savoir plus qu'ils n'auraient jamais supposé. Du moins, elle le donnait à entendre, et cela dans des termes qui les faisaient trembler, car il était à peu près certain qu'elle n'ignorait pas de quels moyens on s'était servi pour faire disparaître le baron de Romilly et sa famille.

Vargat, toutefois, était assez malin pour s'apercevoir bien vite que Rachel était incapable de rien prouver, et que ses soupçons,

quels qu'ils fussent, ne seraient d'aucune conséquence fâcheuse pour lui ou pour Hélène, quand bien même elle les divulguerait : mais il était contrarié, parce que le moyen sur lequel il avait compté pour agir sur Rachel lui faisait défaut.

Il comprit, en outre, qu'il ne devait montrer vis-à-vis d'elle ni hésitation, ni embarras, à moins qu'il ne voulût changer en conviction les soupçons qu'elle pouvait avoir contre lui et la duchesse.

Il vint donc hardiment au secours d'Hélène et dit :

— Nous ne tenons pas à connaître vos motifs, ma bonne femme. Nous voulons établir un fait. Béatrice de Romilly est-elle morte, ou est-elle vivante ? Vous avez été vue, et cela récemment, avec un enfant qui lui ressemblait.

— Rachel, quoiqu'elle eut les sourcils froncés, sourit faiblement.

— Votre chaumière était située dans le voisinage de l'endroit où son corps inanimé, — ou du moins un corps inanimé couvert de ses vêtements, — fut trouvé, poursuivit Vargat. Comme vous aviez poursuivi dans le bois, comme une tigresse, la dame qui était chargée de veiller sur la pauvre enfant, vous auriez bien pu aussi courir après cette dernière, qui vous fuyait avec horreur.

— Non !

— Non ! jureriez-vous que vous n'avez pas poursuivi Béatrice avec une telle furie que, pour vous échapper, elle est allée se jeter dans la mare où elle s'est noyée ? dit-il en fixant les yeux sur elle.

Elle sourit avec mépris.

— Je jure que je n'ai pas fait cela, répondit-elle avec fermeté.

— Mais, dit Hélène, la pauvre Béatrice a été noyée, et elle ne s'est pas noyée elle-même même par accident. Je vous conjure, ma bonne femme, de me communiquer tout ce que vous savez de cette malheureuse affaire.

— Vous êtes sûre, sans doute, dit Rachel en pesant sur ses paroles, que c'était bien le corps de Béatrice qui fut trouvé dans la mare ?

— Voilà l'affaire ! voilà ce que nous voulons savoir et vous pouvez nous le dire ! s'écria Vargat, à qui l'anxiété fit oublier sa prudence habituelle.

— Je crus que c'était lui, répliqua Hélène, d'un ton de perplexité, en se rappelant la figure placide de l'enfant qu'on avait enterrée à la Tour-Blanche. Comment aurais-je pu imaginer que ce pouvait être celui d'une autre ? ajouta-t-elle d'un air rêveur.

— Vous deviez le savoir, dit Rachel avec amertume. Vous étiez toujours près d'elle quand elle ouvrait les yeux le matin ; vous étiez sa compagne de toutes les heures, de tous les instants ; vous aviez formé son esprit ; vous l'avez gâtée, caressée, vous aviez cédé à ses désirs au point qu'elle vous aimait tendrement, si tendrement qu'un de vos souhaits était un ordre pour elle. Vous, alors que vous saviez si bien qu'elle était la ligne de succession dans la famille, vous étiez si craintive pour sa vie, que vous la quittiez rarement. Non-seulement vous l'accompagniez dans le parc, mais vous guidiez ses pas jusqu'aux extrémités de la propriété et vous lui appreniez à grimper sur les rochers où une chèvre aurait eu peine à se tenir, et cela pour aller vous y cueillir des fleurs. Vous qui à force de recherches, aviez découvert les endroits les plus profonds des pièces d'eau, et lui aviez montré comment, en se tenant sur une faible branche, on pouvait attirer à soi les lis qui croissaient sur la surface trompeuse. Vos lèvres pressaient son front, le soir, quand elle se couchait ; vous priiez avec elle. Vous invoquiez Dieu avec

elle. Et vous prétendez venir me dire à moi, vous, duchesse de Flamanville, que vous étiez incapable de reconnaître les traits de cette pauvre enfant qu'on vous apportait tenant dans sa main les fleurs que vous aviez tant de fois désirées ? Que vous, sa cousine, vous ne saviez pas si ce cadavre était, ou non, celui de Béatrice de Romilly ?

—Silence ! s'écria Hélène avec effroi. Malheureuse, qu'osez-vous insinuer ?

—Insinuer ! répéta Rachel avec un rire amer, il me semble que nous n'en sommes plus aux insinuations. Je vous ai dit des vérités ; si elles vous sont désagréables, tant pis. Vous ne vous êtes pas gênée avec moi. Vous m'avez dit que votre pensée était que j'avais noyé, sans pitié aucune, l'une des plus charmantes enfants que la terre ait jamais portées. Je vous le répète, duchesse de Flamanville, vous auriez dû, dans votre intérêt, vous assurer que l'enfant morte était bien celle qui vous séparait de votre immense héritage.

—Ta, ta, ta ! s'écria Vargat en levant les mains. Tout ce verbiage ne signifie pas grand'chose. Nous sommes ici pour traiter une affaire. Ce sera votre faute, ma bonne femme, si vous n'obtenez pas une belle et bonne récompense, ou si vous vous faites conduire en prison pour avoir à répondre des faits que madame Rivolat pourra certifier. A présent, vous le voyez, nous sommes des gens raisonnables, pratiques. Vous vous êtes frotté si bien les épaules et les coudes avec le monde, que je serai forcé de vous croire une folle, si vous refusez d'entendre raison. Vous n'auriez rien à gagner, absolument rien, —tandis que vous y perdriez beaucoup, et que vous vous exposeriez à de sérieux désagréments.

—Pour rien au monde, je ne toucherais à votre argent, répliqua Rachel avec mépris ; je le repousserais si vous m'en offriez, je n'en ai pas besoin et je le refuserais absolument comme s'il venait du diable. Quant aux périls et aux souffrances dont vous me menacez, je m'en moque. J'ai souffert comme jamais ni vous ni la belle dame que voilà ne pourrez jamais me faire souffrir. Je ne vous crains pas ; c'est vous qui avez à me craindre.

—Hum ! dit Vargat, je crois que c'est une obligation que nous nous devons mutuellement.

—Si je touchais votre main, ou si je mangeais ou buvais quoi que ce soit qui vient de vous, répliqua Rachel, j'aurais lieu de craindre. Je vous connais et ne veux rien de vous.

—Hélène arpenteait la chambre avec une agitation et une impatience qu'elle ne dissimulait pas. Elle avait envie de questionner Rachel, mais elle semblait hésiter à parler.

Vargat la regarda, et puis dit à Rachel d'un ton doux :

—Tout cela est insensé. Allons, ayons du sens commun. Votre pauvre cœur a été brisé par le baron de Romilly. Vous aviez soif de vengeance ; vous n'êtes pas fâchée de sa mort, et vous ne regrettez pas que cette dame jouisse d'une fortune à laquelle vous ne pouviez prétendre, n'est-il pas vrai ?

—J'admets ce que vous dites, répliqua Rachel avec un soupir.

—Bien, s'écria Vargat, très-bien. A présent, écoutez-moi bien : il ne peut vous arriver aucun désagrément ; et il ne peut en résulter beaucoup de bien pour vous, si vous ne répondez franchement et sincèrement aux deux ou trois questions que je vais vous poser.

—Continuez, dit-elle.

—Il y avait une sœur jumelle qui fut volée dans son berceau. Avez-vous cette enfant ?

—Non.

—Savez-vous quelque chose la concernant ?

—Oui, quelque chose.

—Elle vit, n'est-ce pas ?

—Non.

—Non ! s'écrièrent à la fois Vargat et Hélène.

—Non, répéta Rachel en baissant la voix, et avec un tremblement des lèvres qu'elle se les mordit jusqu'au sang.

—Morte ! cria Vargat.

—Morte, répondit-elle.

—Vous pouvez-le jurer ?

—Je le puis, répéta-t-elle d'un ton ferme.

—Et le prouver ? dit Vargat.

—Et le prouver, répéta-t-elle avec un sourire qui ne lui plut guère.

—Femme ! s'écria Hélène, en saisissant soudainement Rachel par le bras et en la regardant droit dans les yeux, avez-vous à garder Béatrice de Romilly ? Répondez-moi, je le veux !

—Non, répliqua-t-elle, en se débarrassant de la main d'Hélène.

—En ce cas, vous avez en votre possession une enfant dont les traits ressemblent exactement à ceux de ma cousine Béatrice, poursuivit Hélène avec agitation. Il y a quelque chose de si singulier dans ce fait, quand on se rappelle la manière dont vous avez agi avec cette pauvre enfant, ce jour fatal, que je suis venue ici pour éclaircir ce mystère. Je ne partirai pas sans en avoir la solution. Trois fois j'ai vu l'enfant à qui je fais allusion, et cela dans votre compagnie. Où est-elle ?

(A continuer.)

LE VIEUX MIDAS

Changeait en or tout ce qu'il touchait.

LA LESSIVE PHENIX

CHANGE EN ARGENT TOUT CE QUELLE TOUCHE.

Les vieux fers-blanc, les ustensiles de cuisine redevenaient neufs et tous les effets de ménage reprennent du brillant sous l'action magique de cette lessive. Pensez plus au confort de votre femme, —rendez lui la vie plus facile pendant que vous le pouvez.— Participez à la bonne œuvre de rendre votre maison plus propre et plus gaie en vous procurant la LESSIVE PHENIX. C'est la Poudre à Laver par excellence dans le monde entier. Vendue par tous les Epiciers.

18 Juin 1892

THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS..... PROP. ET CERANT.

Semaine commençant LUNDI, le 7 AVRIL,
Après-midi et soirée.

LE FAMEUX DRAME-COMÉDIE INTITULÉ

A BARREL OF MONEY

Excellente compagnie, jolies décors, nouvelles chansons, danses, etc.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

SEMAINE SUIVANTE :

PETE BAKER.

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE

Abonnement en dehors de Montréal
SEULEMENT \$3.00 PAR ANNÉE

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES
\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

ANNONCEZ DANS "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

MOYENNE POUR LE MOIS DE DÉCEMBRE

21,400 par jour

Pour prix et toute autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

71 et 71a Rue St-Jacques, Montréal

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, Montréal.

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les convents, sont servis de Drogueries pures aux prix du gros.

SPECIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.

GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.

GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.

GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.

GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL.

BREUVAGE A LA MODE

LE CHOCOLAT MENDER est un breuvage à la mode. En avez-vous jamais fait usage ? Adressez une carte postale à C. ALFRED CHOUILLON, MONTRÉAL, pour un échantillon et mode d'emploi.

DYSPEPSINE

— LE —
GRAND REMEDE AMERICAIN

— POUR LA —
DYSPEPSIE

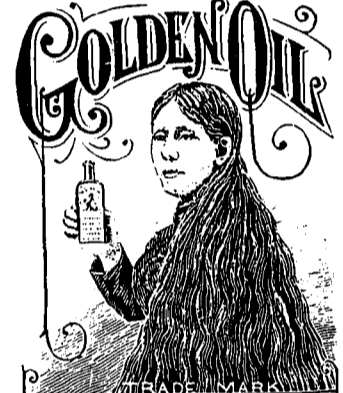
GUERIT RADICALEMENT
L'Indigestion, Flatulence, Estomac en Désordre, Brûlement d'Estomac, Maux de Tête, Constipation, Maladies Biliéuses,

— AINSI QUE —
LA DYSPEPSIE ET LES MALADIES DE FOIE SOUS TOUTES LEURS FORMES

Regularisant l'action de l'Estomac et des Organes Digestifs.
En Vente dans toutes les Pharmacies, 50 cts. la Bouteille
E. G. SIMARD, B. C. L.
(DE SIMARD & SIMARD)
NOTAIRE PUBLIC
15 RUE ST. JACQUES, MONTREAL.

BELLE CHEVELURE!

La plus éclatante découverte du siècle!



Plus de têtes chauves, plus de peaux mortes!

L'ECHELLE DOREE de Madame Hamel empêche les cheveux de tomber, fait pousser la barbe et enlève les peaux mortes. Excellent remède pour la calvitie. Employée avec succès par les barbiers pour le *shampoo*. Prix **25 centins** la bouteille. En vente chez tous les pharmaciens.

Loterie de la Province de Quebec

AUTORISÉE PAR LA LÉGISLATURE
VALEUR DES LOTS, \$52,740
Tous les lots sont tirés à chaque tirage.
TIRAGES LE 1er ET LE 3ème MERCREDI DE CHAQUE MOIS
Rappelez-vous que le gros lot est de
\$15,000

PRIX DU BILLET, \$1.—11 BILLETS POUR \$10
Pour \$1.00 vous pouvez gagner \$15,000.
Pour \$1.00 vous pouvez gagner 5,000.
Pour \$1.00 vous pouvez gagner 2,500.
Pour \$1.00 vous pouvez gagner 1,250.

Il y a aussi un grand nombre de lots de \$5, \$10, \$15, \$25, \$50, \$250, et \$500, au total de \$28,900.
N'oubliez pas que votre billet, gagnant un lot quelconque parmi les lots tirés un par un, peut aussi gagner un des lots approximatifs de \$25, \$15 et \$10, et avoir droit en outre à un lot de \$5, s'il se termine par les deux derniers chiffres de l'un des deux premiers gros lots.
LE GÉRANT S. E. LEFEBVRE,
81 Rue St-Jacques, Montréal, Canada.

LE "SAMEDI" est imprimé avec l'encre
— DE —
TREADWELL & TESCHNER
32 and 34 Frankfort Street, New-York

ARISTIDE BELAIR, Contracteur - Menuisier,

218 AVENUE LETOURNEUX, VILLE DE MAISONNEUVE.
Toute sorte d'Ouvrages en Menuiserie exécutés avec soin promptitude et à des prix modérés.

HÂTEZ-VOUS D'ENVOYER
10 Cts.

Magnifiques Feuilletons A BON MARCHÉ 10 cts-chaque-10 cts

Seconde édition des deux grands FEUILLETONS à sensation
"L'ANGE DU FOYER"
— ET —
"Le Remords d'un Ange"
que La Presse a publiés, contenant l'un 112 et l'autre 88 pages grand format

SE VENDENT 10 CENTS CHAQUE
— Franc de port —
AU BUREAU DE
La Bibliothèque à Cinq Cents,
516 RUE CRAIG, MONTREAL.

A LIRE
LA PETITE REVUE PARISIENNE, et LE CORRESPONDANT LITTÉRAIRE.—Abonnement, les deux journaux réunis, 5 frs. par an pour tous pays. Pour le Canada, \$1.00. M. A. CLAVEL, directeur, 36 rue de Dunkerque, Paris.
LE SILLON, revue littéraire et artistique mensuelle.—Écrire à M. E. Boubaye, 31 rue de Chabrol, Paris.
LA LYRE UNIVERSELLE, revue poétique illustrée Lamartinienne.—Abonnement, 5 frs. par an. Jules Canton, directeur, 19 rue Soufflot, Paris.
LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois.—Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris.
L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CURIEUX.—PARIS: Lucien Faucon, directeur, 13 rue Cujas, NEW YORK: F. W. Christern, 251, Fifth Avenue.
JOURNAL DE LA JEUNESSE.—Abonnement: Un an, 20 frs., six mois, 10 frs. Bureaux à la Librairie Hachette & Cie, 79 Boulevard Saint-Germain, Paris.
CORDONNERIE.—Le plus intéressant, le plus lu, le mieux renseigné, le moins cher des journaux de cordonnerie, c'est le FRANC PARLEUR, 57, boulevard St-Michel, Paris.—Specimen franco sur demande.

PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSÉES DE MCGALE

RECOURTES DE SUCRE.
Pour la guérison certaine de toutes
AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ÉTOURDISSEMENTS.
Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à a santé des enfants ou des personnes âgées.

B. E. MCGALE PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME
J. EMILE VANIER
(Ancien élève de l'École Polytechnique)
INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR
107 Rue St-Jacques, (Royal Building)
MONTREAL.
Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparés pour le Canada et l'Étranger.

ATTRACTION SANS PRECEDENT Plus de Un Million distribué



LOTIERE DE L'ETAT DE LA LOUISIANE
ncorporée par la législature pour des fins d'éducation et de charité, et reconnue dans la constitution actuelle de l'Etat, en 1879, par une majorité écrasante du vote populaire, et devant continuer jusqu'au 1er janvier, 1895.

Les grands tirages extraordinaires ont lieu semi-annuellement (en Juin et en Décembre), et les tirages à NOMBRE SIMPLE ont lieu dans chacun des autres dix mois de l'année. Tous les tirages se font en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Reputée depuis vingt ans pour l'intégrité de ses tirages et la promptitude de ses paiements.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements pour tous les tirages mensuels et semi-annuels de la Loterie de l'Etat de la Louisiane que nous gérons personnellement les tirages mêmes, et que ces tirages sont faits avec honnêteté, impartialité et bonne foi envers tout le monde; et nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat avec "fac simile" de notre signature dans ses annonces.

Ed. J. Early
J. F. Early
Commissaires.

Nous, soussignés, banques et banquiers, payerons tous les prix gagnés à la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos comptoirs.
R. M. WALMSLEY, Président Louisiana National Bank
PIERRE LANAUX, Président State National Bank.
A. BALDWIN, Président New-Orleans National Bank.
CARL KOHN, Président Union National Bank.

GRAND TIRAGE MENSUEL

L'ACADEMIE DE MUSIQUE Nouvelle-Orléans,
MARDI, 12 AVRIL 1892
Prix Capital . . . \$300,000
100,000 Billets dans la roue.

LISTE DES PRIX:

1 PRIX DE \$300,000, soit.....	\$300,000
1 PRIX DE \$100,000, soit.....	\$100,000
1 PRIX DE 50,000, soit.....	50,000
1 PRIX DE 25,000, soit.....	25,000
2 PRIX DE 10,000, soit.....	20,000
5 PRIX DE 5,000, soit.....	25,000
25 PRIX DE 1,000, soit.....	25,000
100 PRIX DE 500, soit.....	50,000
200 PRIX DE 300, soit.....	60,000
500 PRIX DE 200, soit.....	100,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE \$500, soit.....	\$50,000
100 PRIX DE 300, soit.....	30,000
100 PRIX DE 200, soit.....	20,000

PRIX TERMINAUX

999 Prix de \$100, soit.....	\$99,900
999 Prix de \$50, soit.....	\$99,900
3,124 Prix se montant à	\$1,054,800

PRIX DES BILLETS:
Billets Complètes, \$20; Demis, \$10; Quarts, \$5; Dixièmes, \$2; Vingtièmes, \$1.

Prix des Clubs: 55 Billets d'une piastre pour \$50.00
Taux spéciaux pour les agents. Agent demandés partout.

IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'express à nos frais, pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous paierons tous les frais, et nous payons tous les frais d'Express sur BILLETS et LISTES DES PRIX envoyés à nos correspondants. Adressez:

PAUL CONRAD, Nouvelle-Orléans, La.
Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible. Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la maille à toutes les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes des prix.
Les listes officielles des prix seront envoyées sur demande à tous les agents locaux, après chaque tirage, en n'importe quelle quantité, par express, *franches de port*.
N'OUBLIEZ PAS que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des Etats-Unis, un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat, n'expire que le premier Janvier 1895.
Nous mettons le public en garde contre les contrefaçons et les nombreux billets de certaines loteries qui inondent aujourd'hui le marché, sans garantie valable. Insistez que les agents vous vendent des *billets* de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, si vous voulez profiter des avantages immenses qu'elle offre au public.